

3. PAN ou Pann, comme L'Ecrit Davies, En Lat. Pannus, en franc.
Panne, Etoffe de soie ou de coton: il en sera parlé ci-après Sur
Pann: voyez-y.

4. Pan, faux Dieu. Pan. Dicitur ab Mæcæonem. L. G. C'est à dire Pan,
Dieu des Pâtres, des Pasteurs ou des Bergeres.

Pan curat oves, quicumque magistrat.

Virg. Bucol. Eclog. 2. p. 20.

Le mot Pann, Gras, que l'on verra ci-après, pourroit nous faire
connoître l'origine de cette prétendue Divinité, comme je le dirai en
son lieu.

PANELL, Panneau de Menuiserie; volet de fenêtre; toute petite planche
mince ou amincée, un ais, Tympanum. D. S. a marqué ci-dessus
Banal ou Panal du Dialecte Vennet. comme s'il étoit particulier à
ce dialecte seulement; et puis il décide sans examen que c'est le
franc. Panneau. mais il est usité dans tous nos Dialectes Bretons;
Et le B. G. Sur Panneau, met aussi Panell, pl. Panellou. je ne vois
rien qui puisse autoriser la décision branchante de D. S. et je
conjecture au contraire que le franc. Panneau, et son diminutif
Pannonceau sont faits de Panell, qui seroit bien dérivé de Pann
pour Pann, jet, Rayon, aile ou volant d'un moulin à vent; voyez
Pann d'où Bannier, Bannière, &c. Du même Pann on a pu faire
encore les noms de plusieurs choses minces et légères qui
s'élèvent facilement en haut, comme la Han dont on se sert pour
Vanner; la Hanne d'un Moulin; tous ces mots ont pu se tirer de
Pann par les changements ordinaires du B en P et en H. De
Panell se tire encore Panellach, terme usité quand on parle en général
de la totalité des Panneaux d'une fenêtre, d'une pièce de meuble &c.
ou de l'assemblage des Panneaux. Le même mot Panell nous
fournit aussi le composé Spanell, Tournette ou Spatule fort mince
qui sert à tourner et retourner les crêpes sur la Gâletoire.

PANEN. Bara Panen se lit dans les Dictionnaires anciens et
nouveaux pour du pain sans levain, qui est non fermenté, Azyme.
on dit quelquefois Panen Bara, Panen Dors, Pourte sans levain pluriel.

Panen-Porsion on donne aussi ce nom à la bouillie qui n'a pas
 deigreut, Scavoir ioud Panen. M. Roussel m'a appris qu'en léon
 la qualité de Panen est donnée à un homme dont la conversation
 est fade et insipide: un Den Panen est là un homme insipide,
 un fat, un sot, &c. Davies n'a rien qui quadre avec ce mot, sinon
 Peiniol, ut Dara Peiniol, Forthau Maw, grande tourte je crois
 voir un peu clair dans l'obscurité où est l'origine de ce
 mot. Et pour le trouver je m'attache au Breton Pain, Défaut, qui
 se trouve dans le pain sans levain, Scavoir qu'il n'a pas de
 saveur. de cet adjectif on aura fait le Substantif Singulier Panen,
 une chose défectueuse, qui n'est pas en sa perfection: après cela
 on l'aura remis en adjectif pour le joindre comme Epithète aux
 choses qui ont un tel défaut: mais il y a deux remarques à
 faire ici: Le Peiniol de Davies fait croire que chez ses
 compatriotes Pein a été en usage au sens de Manque, défaut ou
 Manquant: car je conjecture que c'est un composé de ce Pein et de
 Goel, Levain, & se changeant en t, de quoi nous avons vu plusieurs
 exemples: ainsi Peiniol seroit pour Peingoel, manque de levain:
 Et notre Panen seroit pour Pangoel: Pein est assez régulièrement
 formé de Pan: & quand Varro nous apprend quod primo figurat
 faciebant mulieres in panificis Panis, il y a quelque apparence
 qu'il a eu en vue ces pains sans levain marqués de plusieurs
 figures, tels que l'on en vend aux assemblées populaires et sur
 les boutiques. Si cela est le Latin Panis peut venir du Breton ou
 Gaulois Pan, suppose qu'il ne s'agisse que du pain non fermenté,
 et marqué de figures: je dois ajouter que le pain qui n'est point
 fermenté est dit Dara panen-gler, comme pour dire

X. Voyer
 aussi
 D. B. Person
 au mot
 Panis.

que ce pain est aussi insipide, et aussi pesant que la terre Glaise, ou Argile: on voit bien que ce Glez est le même que le franç. Glaise, Sans Sçavoir lequel est le plus original.

R. je Suis persuadé que D. L. a rencontré juste dans l'Étymologie qu'il nous donne du Peinisel de Davies. quant à notre Panen, auquel on donne le même Sens de non fermenté, Sans Levain. Argume je crois que c'est tout simplement le Sing. défini de Pan, Défaut, Manque, vice, ou défectueux, manquant, vicieux, &c. Et l'on peut bien dire que le Pain Sans levain est réellement insipide et défectueux: il est adjectif quand on le joint comme Epithète à un Substantif tels que Tors, Bara, iod, &c. Fourte, Pain, Bouillie &c. Et il signifie alors non fermenté. Le S. M. et Les auteurs des Dictionnaires, tant anciens que nouveaux, ont donc très bien dit, conformément à l'usage, Bara Panen, Pain Sans levain. D. L. a placé l'adjectif avant le Substantif en disant Panen Bara; Panen Tors, Pain Sans levain ou non fermenté, Fourte Sans levain, pl. Panen Torsion. Ce dernier prouve bien que Panen est employé comme adjectif, puisqu'il est de tout nombre; mais cet adjectif, ainsi que beaucoup d'autres, peut se prendre Substantivement, quand on l'emploie Seul, et alors il devient un vrai Substantif, auquel on donne dans l'occasion, l'article, le nombre et le genre. En effet le S. G. ne l'a employé que Substantivement, au mot Pain, où il a mis Pain cuit sous la cendre, Panenn, pl. Panennou au mot Panen, pris comme adjectif, on joint souvent le mot Glez, ainsi que l'observe D. L. comme pour faire entendre que le Pain Sans levain est aussi pesant que la terre Glaise: j'ai aussi entendu joindre le même mot à l'adjectif Bouras, Sourd, Bouras-glez, ce qui veut bien le franç. Sourd comme un pot, qui Sedit assez

56.

communément on voit bien dit-il, que ce Glex est le même que le franc. Glaise, Sans sçavoir lequel est l'original, il est probable que c'est le Bret. D'autant que nous avons déjà ce mot, il est vrai que nous employons encore Gler dans un sens différent, comme on l'a vu en son lieu; mais le Gler dont il s'agit ici, signifiant Glaise, Argile, peut être aussi fort bon, vu son affinité avec Gleb, mouillé, Humide; ce qui convient à la Glaise dans son état naturel; et avec Glas, vert, Mouden-glas, Molte verte, Garon, que les franc. appelloient autrefois Glason, et qui ne doit sa verdure qu'à son humidité. La conjecture que fait D. B. sur l'origine de Panis, qu'il fait venir du Gaulois Pan, supposé qu'il ne s'agisse que du pain sans levain, ou non fermenté, me paroit assez bien fondée; d'autant que cette façon de faire le pain étant plus expéditive, et demandant moins d'appâts, a été en usage dans la plus haute antiquité: il ne seroit donc pas étrange que les Lat. qui paroissent avoir emprunté Mola, Molere & du Celtique, Mal, Mala; furnus & fornax de forn ou for; farra de Bara; fruges de froues, en aient emprunté pareillement le Celtique Pan pour en faire leus Panis, Panifex, Panifectum; et les franc. Pain, Pannetier, Pannetorie. Les pauvres gens que la faim presse et qui n'ont pas le temps d'attendre font cuire à la hâte sous la cendre, du pain sans levain qu'ils appellent Panenn, dérivé de Pan, ainsi que la marque le B. G. L'antiquité de cet usage se prouve par la Genèse même, Chap. 18. v. 6. où il est rapporté, à l'occasion de la réception qu'Abraham fit aux trois Anges qui lui apparurent, que ce Patriarche entra promptement dans la tente, et dit à Sara: Prépare vite trois mesures

ou far
de far
ou far.

De farine, & faites cuire des pains sous la cendre le même usage subsistoit aussi chez les anciens Latins, comme se témoigne Ovide, qui connoissoit bien les antiquités de son païs, & que j'ai déjà cité dans mes Remarques sur son

*Suppositum cineri panem focus ipse parabat,
stratagae erat tepido tegula quassa solo.*
Ovid. fast. lib. 6. p. 102.

PANÉ. R. Panier. je ne marque pas ce mot comme Breton, si ce n'est qu'il est emprunté du franc. & que l'on en a fait Paneruc, pour dire celui qui a un Panier: & Panerughes, celle qui a un panier; & dans l'isle Douessant on donne cette qualité à une femme débauchée.

R. Les S. S. M. & G. au mot Panier, ont mis Paner, pl. Panerieu & Panerou; ce qui est conforme à l'usage. Le Diminutif est Panerig, pl. Panerouigou, Panerouigou; & le S. G. au mot Mercier, cite cette espèce de Proverbe:

à petit Mercier, petit Panier.
Paneriq Da Verceeriq.
Paner Dioueh Mercet.

De Paner, Panier, Corbeille se dérivent Panerac, le contenu de la Corbeille ou du Panier, que le S. G. a marqué également sur Panerée, pl. Paneradou; & le Possessif Panereg, Paneroug, qui a un Panier, féminin Panerughes, Panerughes. quoique les possessifs soient de vrais adjectifs, j'ai déjà observé qu'on les prend fort souvent Substantivement: Les Lat. & les franc. usent aussi de la même liberté d'employer leurs adjectifs comme Substantifs, lorsqu'ils se contentent de dire Sages, Boni & Mali, sans y joindre d'autres noms, Les Sages, Les Bons, Les Méchants. Dans ce cas nous donnons le nombre et le Genre aux possessifs; Ce que nous ne faisons jamais quand nous les employons comme

adjectif. ainsi Panereug, pris Substantivement fait au pluriel Panereughed & Panereujenn. Le féminin Sing. Panereughes fait au pl. Panereughedes. La mode des Paniers, autrefois adoptée par les Dames, pourroit avoir été imaginée dans le principe pour cacher les foiblesses de quelque personne de marque, Et ce pourroit être là le motif qui avoit porté les Bretons à donner la qualité de Panereughes à la fille ou femme débauchée, qui portoit de tels paniers pour voiler le résultat de son Libertinage ou de son incontinence. D. L. n'écoulant que ses préventions ordinaires prétend que Paner est emprunté du franc. Sans se donner la peine de justifier son opinion, mais ne seroit ce pas plutôt le franc. Panier qui seroit emprunté du Bret. en effet la Langue franc. ne nous offre aucune Racine dont on puisse dériver ce mot. La Langue Celtique au contraire nous fournit Bann, dont le B initial se change facilement en P, et en S, comme on la vu sur Bann, et Pan ou Pann, et Panell; Et Remarquez que D. L. lui-même au mot Bann est assez persuadé que les mots franc. Ban, Bannis, Bannissement, et même le Lat. Vannus et notre franc. Van en sont venus; or je ne vois pas plus de difficulté d'en tirer Paner, le Panier, en Lat. Corbis, Calathus, qui est un ustensile analogue au Van, puisque c'est tout de même le produit de la Manerie ou Ouvrage du Vanier.

PANES, Plante dite en franc. Panais, dont la Racine est bonne à manger étant cuite. Singulier Panesen pl. Panesennou. Panesec, Champ semé de Panais. pluriel Panesechias. Panesennec, Cheval ou autre grosse bête engraisée de Panais, pour être mieux vendue on donne cette Epithète aux hommes qui mettent toute leur attention à se bien nourrir, en sorte que n'ayant soin que du

corps, leur esprit devient pesant et Stupide on traite de même les écoliers paresseux et trop endormis, je trouve Panesennec dans les amourettes du vieillard au Sens de Stupide et d'Esprit pesant et lent à comprendre. Le verbe Panessa signifie aller chercher des Panais. Davies met Pannys, idem quod Moron. Sic Arinos. Et en son lieu, Moron, Sing. Moronen, et corrompte Mororen, Pastinaca, Pastinago, Cara Radix. Ménage dérive Panais du Lat. Pastinaca; mais voyons le mot suivant Pann. Les Allemands disent Pasternac, Panais.

Les S. P. M. Et G. au mot Panais mettent de même Panes, R. Sing. Panesenn. C'est le primitif Panes qui sert de pl. quand on parle en général; mais quand on parle de quelques Panais ou de certains Panais seulement, on tire du Sing. Défini Panesenn le pl. Panesennou. Le S. G. dit qu'on appelle burlesquement un Léonois, ou une Léonoise Panesenn, parcequ'ils mangent beaucoup de Panais. il est vrai qu'on mange des Panais en Léon, on y mange même pas. Regal un mets particulier composé de Lard et de Panais, connu dans le païs sous le nom de Panes Gouder. Voyez ce dernier mot que j'ai inséré dans son lieu; au reste la Racine du Panais est Sucrée, nourrissante Et Substantielle: on en fait usage sur les meilleures tables; et le Païs de Léon ne s'en est pas réservé l'usage exclusif, bien qu'on y en fasse une grande consommation, mais plutôt pour la nourriture des Bestiaux que pour celle des hommes. on s'en sert pendant l'hiver pour engraisser les Chevaux et les cochons qui s'en trouvent très-bien, et qui ont la chair plus ferme que ceux qui sont nourris de Son et de farine. Le possessif de Panes est Paneseg, Champ semé de Panais, comme

Le dit D.^s mais c'est mal à propos qu'il a écrit pour le pluriel Panesechies avec la marque d'aspiration: il n'y en a point dans ce mot, qu'il auroit dû écrire Paneschies ou Panesoyes. Suivant l'usage: j'ai remarqué plus haut que le S.^r G. applique le nom Panesenn, qui signifie proprement un bœuf, à celui qui en mange beaucoup, et qu'il se sert également du même mot tant pour le masculin que pour le féminin; mais en ce cas, je crois qu'il vaut mieux se servir de Panesenneg, possessif de Panesenn, comme la marque D.^s qui en fait une application plus juste à un cheval ou à un cochon engraisé de bœuf; et figurément à l'écolier paresseux, à l'homme stupide, qui ressemble en quelque sorte à un cochon gras par sa lenteur, sa pesanteur et son inaction. Le pl. de Panesenneg, considéré substantivement est Panesenneyenn. fem. Sing. Panesenneghes, pl. Panesenneghesed. il y en a qui disent Paneseyenn au pl. masculin: celui-ci est le pl. de Paneseg, qui a des bœufs. on voit l'avantage qu'il y a à se servir de ces possessifs en ce sens, plutôt que d'employer le Sing. Panesenn pour tous les genres, comme le fait le S.^r G. quoique Panesenn soit évidemment un substantif féminin. Sing. quant à l'origine de Panes, plante grasse et propre à engraisser, il est fort vraisemblable qu'elle vient directement de Pann, Gras, car telle est la substance du bœuf, qui est gras et propre à engraisser. C'est ce que D.^s insinue lui-même dans l'article ^{Pann.} qui suit: il est également visible que le franc. bœuf n'est autre chose que le Breton Panes, quelque effort que Ménage ait fait pour le dériver du Lat. *pastinaca*.

PANEVED, et Panevede, sans Panesed et Paneveda Ma, sans que, n'étoit que, à moins que, si ce n'étoit que Exemples Paneted ou Panevede va mam, e s'jeun Mart, sans ma Mera je Servit Mort.

Paneted ou Panetede Ma Tenas ya Breuz, & yijenn bet Beuzet,
 Sans que mon frere vint, j'auroid été noyé: cette Diction paroît
 composée de Sa et de Nemed, dont la Lettre M. S'change en Y.
 Ce qui justifie ma conjecture à cet égard. c'est que le D. G. Sur
 Sans, cite des Exemples où il met indifféremment Sa Nemed et
 Paneted. il cite encore quelques autres façons où cette Diction est
 un peu altérée, comme Panemard, Paneserd. à Morlaix et dans
 les parois des Valentours, on l'altère encore davantage, puisqu'au
 lieu de Paneted, Panetede, on dit partout Penedid, Penedide, et
 l'on y joint ainsi les pronoms personnels, Penedidonn, Sans moi;
 Penedid-out, Sans toi; Penedid-hain, Sans lui; Penedid-hi, Sans elle;
 Penedid-omp, Sans nous, Penedid-och, Sans vous, Penedid-ho, Sans eux
 et Sans elles, pour les deux genres: en Fieg. Penedid-é on peut donc
 exprimer alors cette Diction en Latin par sine; et lors qu'elle y
 signifie N'étoit que, si ce n'est que, comme lors qu'elle est
 devant un verbe, elle peut se rendre par si Non ou par Nisi.

PANN, Gras: il se dit des Grains en herbes. Segal Bann, Seigle
 gras. Guiniz Bann, froment gras. Ce terme de l'Agriculture
 marque du Bled qui produit trop d'herbes & peu d'espérance de
 grain. Voyez Ban cidevant. on est libre d'écrire Ban ou Bann, qui
 se prononce par B au commencement d'une phrase: par exemple,
 Ban ou Bann en ar Segal, le Seigle pousse trop d'herbe. après
 d'autres paroles on dit Ban ou Bann: Davies met Ban, Sellitium,
 Bili molliores. Bann, fullacia, Bannu, fullare. Bannus, fulla. ce n'est
 ici qu'un seul et même mot appliqué à un champ couvert d'herbes
 fort pressées; et à une étoffe fort velue, comme la Panne, le
 velours: et je crois bien que ce nom Panne vient de là, après
 le Latin Bannus, Drap foulé et pressé aussi selon Davies,
 Bannu, herbe formée de Bann, veut dire foulé, et Bannus, un foulon
 le précédent Panes, que Davies écrit peut être mieux Panage.

pourroit venir de *Bann*, *Gras*, parceque le *Bannais* est gras & engraisse les animaux qui le mangent. Mais il y a ici une grande difficulté à résoudre. c'est que *M. Roussel* mesure que les *Laboureurs* du haut *León* donnent à *Bann* la signification de maigre, en parlant des terres endemencées: il paroît là une grande contradiction. Mais il est croyable que les uns s'entendent du *Bled* qui vient maigrement, & les autres de l'herbe qui croît grasement, & prend pour elle ce qui appartient au grain.

R. Ce terme d'Agriculture, quoique fort usité, ne paroît ni chez le *S. M.* ni chez le *S. G.* mais comme il se prononce tantôt *Bann* et tantôt *Bann*, ce qui dépend de sa position à l'égard des mots dont il peut être précédé, il se trouve que *D. S.* l'a déjà expliqué ailleurs en l'écrivant *Ban* ou *Bann*; mais par occasion il a cru devoir faire ici quelques observations nouvelles qui me donnent lieu d'y ajoûter aussi quelques remarques: je dirai donc qu'il a parfaitement résolu la difficulté apparente ou l'espèce de contradiction qui lui sembloit exister entre ceux qui donnoient à ce mot le sens de *Gras* & ceux qui lui donnoient le sens de *maigre*. cela vient de ce que les premiers le prennent dans le sens propre qui signifie *Gras*, parcequ'ils ne considèrent que l'abondant excessif de l'herbe, du chaume, de la paille; les autres l'appellent *maigre*, parcequ'ils ne l'envisagent que sous le rapport du grain, dont la récolte est fort mince & presque nulle, lorsque l'herbe est trop grasse, comme je l'ai déjà dit sur *Ban* ou *Bann*. Voyez ce mot, où j'ai cité l'autorité de *Vergile* & sa traduction de *M. de Sille* à l'appui de mon

opinion, que je pourrois étayer encore, S'il en étoit besoin, de celle d'Ovide:

interca crescat Scabra subiginis expert
 nec silio caeli palteat ulla Seget.
 Et neque deficiet macie, neque d'inguios a quo
 Divitiis percat Luxuriosa Suis.
 Ovid. fast. Lib. 1. p. 22.

Ceci s'accorde également avec ce que nous dit La Fontaine dans la fable qu'il a intitulée: Rien de trop.

Le Bled, riche présent de la blonde Cérés,
 trop touffu bien souvent épuise les guérêts:
 En Superfluités s'épandant d'ordinaire,
 Et poussant trop abondamment,
 il ôte à son fruit l'aliment. &c.

La Fontaine. fable 11. Liv. 9. p. 234.

Surplus je ne puis qu'approuver les Etymologies des mots que D. P. tire de Pan: à cet égard il cite fort à propos le Pan de Davies, que cet auteur rend pour Peltitium, Pili molliores; et encore Pan, fultacia, &c. il observe avec raison que c'est le même nom appliqué à une herbe fort touffue et à une étoffe fort velue, telle que la Sanne. il croit bien que ce nom de Sanne vient de là, et je le crois de même. Les Bret. appellent aussi cette étoffe Pan, et je m'imagine qu'il seroit Superflu de chercher ailleurs l'origine du Latin Sannus. De Sann, Gras, vient encore la Sanne de bore des francs: c'est à dire la Graisse des intestins, dont on fait l'uing, le Sain-doux, la Sannade, &c. Du même Sann, ou Pan, Gras se dérivent aussi naturellement le Gallois Pannys, le Bret. Panes, le franc. Pancis, le Grec ou le Lat. Panax, Panacis ou Panaces, parceque le Panais est Gras et propre à engraisser les animaux, comme on le dit sur Panes. Voyez ce mot,

64

où l'on a remarqué que Panesenn & Panesenneg s'appliquent
 souvent à un homme Stupide, Lent et paresseux, comme Fil
 différoit peu d'un Cochon Gras, qu'on nourrit de Panais dans
 ce païs. cette application me fait entrevoir un grand rapport
 entre Pan ou Pann, Gras, & Le premier Pan marqué cidessus
 que l'on a rendu par défaut, vice, tout ce qui est blâmable;
 car on ne peut se dissimuler que L'excès d'Embonpoint ne
 soit un vice qui rend l'homme, aussi bien que tout autre
 animal, Lent, paresseux, Sourd & Stupide. ce premier Pan peut
 donc signifier un défaut d'action ou de mouvement, & de celui-ci
 viendrait assez bien la Panne des francs. Lorsqu'ils disent
 d'un vaidsseau qu'il est en Panne, c'est-à-dire qu'il n'avance pas;
 Et encore nos composés Span, Spanaenn & Spanaact que l'on
 verra ci après. Du mot Celtique Pan ou Pann, Gras, peut venir
 encore Pan, Dieu des troupeaux & des Bergers. on sçait
 que les terres qui produisent la plus grande abondance
 d'herbe, Les pâturages les plus gras, sont les plus propres à
 engraisser et à multiplier les Bestiaux; & je suis tenté de
 croire que les Pasteurs, qui cherchoient par préférence ces
 sortes de pâturages, auront personifié l'herbe grasse et en
 auront fait leur Divinité tutélaire & le Dieu de leurs troupeaux.

Pan curat oves oviunque magistros.

Virg. Bucol. Elog. 2. p. 18.

Pan ovium custos, &c.

id. Georgic. Lib. 1. p. 120.

Pana deum pecoris veteres coluisse feruntur

Arcades, Arcadius plurimus ille jugis. . . .

Pan erat armenti, Pan illic numen equarum.

Ovid. fast. Lib. 2. p. 29.

Dicunt in tenero gramina pinguium

custodes ovium, carmina fistula;

Delectant que Deum, cui Pecus et Nigri

Colles Arcadia placent.

Korat. Carm. lib. 4. ode 12. ad singul. p. 196.

Lambin, dans son commentaire sur ces endroits d'Horace, cite une histoire merveilleuse tirée de Plutarque: cet écrivain disoit qu'elle lui avoit été racontée par Epitherses, qui avoit été témoin du fait, lorsqu'il passoit en Italie sur le vaisseau d'un pilote Egyptien nommé Phamus, il lui avoit assuré qu'étant arrivé à la hauteur des îles Echinas (qu'on appelle à présent les Cursolaires, & qui sont situées vis-à-vis du golfe de Corinthe) un soir que la mer étoit calme, on entendit une voix aérienne qui appella par trois fois le pilote Phamus & qui lui donna ordre d'annoncer la mort du Grand Pan, dès qu'il seroit arrivé à Palode, ce qu'il exécuta ponctuellement: mais à peine eut-il publié cette mort, qu'on entendit de grands gémissements, cet événement intrigua les Rois, & l'on prétend même que Tibère fit faire des recherches sur l'origine & la nature de Pan, Dieu des Pasteurs & des troupeaux d'un autre côté les chrétiens, qui adoptèrent cette histoire, soutinrent que cet oracle annonçoit la mort de Jésus Christ, désigné sous le nom du Grand Pan, c'est-à-dire du souverain Pasteur des âmes, qui ne pas dédaigné de prendre lui-même cette qualité dans tant d'occasions, puisqu'il nous assure qu'il est lui-même le bon Pasteur, le Pasteur par excellence, qui connoît et qui chérit ses Brebis; qui les cherche lorsqu'elles s'égarerent; qui les rapporte sur ses épaules; qui marche devant elles, qui les conduit dans les pâturages les plus gras & qui donne la vie pour elles. Voyez l'Evang. de St. Jean Ch. 10. de St. Math. Ch. 9. & les Beauxes 22. 76. 79. &c. &c. &c.

PANSADUR, sansement; Pansi, Panser. S. G. Le Verbe Pansi est fort usité en ce sens; cependant le Bell. n'en parle pas, non plus que D. B. qui saura pris sans doute pour un mot corrompu de France. Panser, auquel il ressemble en effet, quoique cette ressemblance ne prouve pas plus en faveur de l'une qu'en faveur de l'autre Langue. En Lat. c'est adhibere manus ad vulnera.

Dum medicas adhibere manus ad vulnera Pastos, &c.

66.

PANT'FIZOUP, pl. Pantourriou; & Pantouet, pl. Pantoueron.
 Le premier est en usage dans ce païs pour désigner une
 Barre courbe ou arquée à laquelle les bouchers suspendent
 par les pieds, la tête en bas, les veaux, les cochons, les moutons
 fraîchement tués, afin d'en faire écouler le reste du sang qu'ils
 peuvent avoir encore dans le corps. C'est le B.G. qui me fournit
 le second au mot bendois, dont l'un et l'autre peuvent avoir
 été corrompus. D'autres se servent du mot Scous, qui est Bret.
 Et qui signifie Branche d'arbre arquée ou non, comme on
 le verra ci après en son sang. Voyez aussi Strappenn.

PANVRECC, Meus, Naturus. Ce mot est du B.G. qui l'a
 employé sur Meus et qui l'attribue au dialecte de Freguiel;
 mais je ne le connois point en usage, et j'en ignore l'origine.

PAO ou Paot, que D.B. écrit ci après Paou, Paote ou Pied de
 Bête: Voyez y.

PAOL, est le même que Paol, Mäol, ou Mäol et Paol.
 on en fait le verbe Paolea ou Paoueci: celui-ci sera placé en
 son sang. on dériveroit, ce semble, plus naturellement le
 Latin Paulus du Celtique Paol que de Paurus ou Paurum;
 quoiqu'il puisse être le raccourci de Pauculus. Paol est un
 brin de bois long et menu. Davies écrit Paol, Palus, is
 vacerra, studes, Surus, Vallus, Stipes. Sic Armos. pluriel Polion.
 Polionis, Palare: Le nom du grand Apôtre Saul changé en
 Paul, est en Hébreu Schaul, qui signifie le plus souvent
 demande, et fut celui du premier des Rois d'Israël, que
 le peuple demanda à dieu par Samuel. ce nom, dit je
 est bien représenté par le Latin Paulus, peu et petit: car
 lorsque l'on demande quelque chose, on la dit ordinairement
 petite: voyez ci devant Keisia.

R. La fréquente variation des initiales muables est cause que le même mot s'écrit et se prononce de différentes manières, selon la position où il se rencontre je suis au reste persuadé que Baöl, Maöl et Saöl ne sont originaires qu'un seul et même mot, et que le primitif est Sawl, comme l'écrit Davies, et que nous prononçons Saöl, Barre, et spécialement Barre de Gouvernail, Simon, flèche d'une charrette, pl. Saöliou ou Saöliou; verbe dérivé Saölea, Gouverner avec la barre ou le Simon, ou Gouverner un Bateau avec un seul Aviron qui tient lieu de Barre et de Gouvernail. D. B. a séparé mal à propos ce dérivé de son primitif, en écrivant ci-après Saölea et Sollenar le L.G. au mot Navire, parlant des principales pièces qui le composent, a mis Safran de Gouvernail, Barrenn Stuf. et après l'article St. Safran; et puis Bol, et après l'article ar 40. il est visible que ce Bol, est au dialecte près, le même que Baöl cédant, et qu'il est l'équivalent de Barrenn, Sing. défini de Bar ou Barr. Saöl a un grand rapport à Seul ci-après, qui n'en est peut-être qu'une modification, d'autant que Davies l'écrit Sawl, comme on le verra encore en son lieu. C'est de ce Saöl, Saöl ou Seul que les franc. ont fait Sal, Sau et Säu, et les Lat. Salus, si, tout ainsi que de Maöl ou Maöl, ils ont pu faire Malus, si, Mat de Navire. Voyez Baöl, Maöl et Seul on peut aussi conjecturer que les variations d'initiales n'ont pas été tout-à-fait inconnues aux Lat. et qu'ils les ont quelquefois adoptées pour marquer quelque différence dans les acceptions d'un mot qui étoit originaires le même; et comme les Bret. ont dit Maöl, Saöl, Baöl, St. Saöl, les Lat. ont dit Malus, Salus et Vallus, qui a à peu près le même sens que Salus et qui peut avoir la même origine. Sic docuit teneram Salis ad jungere vitam. Sibull. Exacuunt alii Vallos furcasque bicornes. Virg. Georg. 1. p. 171. quadrifidasque Jades, et acuto robore Vallos. id. Georg. 1. 2. p. 200.

PAÖT, Monosyllabe, qui se prononce *Saut*, beaucoup, grande quantité & grand nombre, abondant et abondamment: car il est adjectif et adverbe: je lis dans la vie de St. Guennolle qu'en *Saut*, si nombreux. Dous *Säöt* se dit pour beaucoup d'eux. Le contraire est *Dibaöt*, Distyll: Rare, peu, non fréquent ni abondant. Et pareillement *Nebeut*, pour *Nebaöt*. *Davies* n'a point cette diction, dont l'origine m'est inconnue: mais je remarquerai que *Saut* s'assemble autant à *Baud*, Le *Souce*, selon *Davies*, qu'en lat. *Solles*, à *Sollere*, *Sollens*, &c. Les Latins ont pu faire leurs mots *Solis*, *Solius*, *Sotens*, *Sasse*, &c. du Celtique *Säöt*, de cette manière, *Säöt-Sum*, *Säöt-es*, *Säöt-edi*, *Säöt-fui*, *Säöt-ero*, *Säöt-esse*, &c. Les Hébreux ont peut-être aussi formé leur verbe *Souvois*, de tout, ou de Condoimnes, Serfectionnes, venir à bout et à la fin de tout, on voit en idric E. 10. & 20. grand et beaucoup ou multitude, au Sens de *Säöt*. *Säote* S'est servi de *Sotesse* pour *Sasse*.

Dans ces quartiers le simple *Saut* ou *Saut* n'est pas d'un usage aussi fréquent que les composés *Dibaöt* & *Nebeut* que l'on a vus ci-devant, cependant le S. M. le reconnoît, puisqu'il a mis *Saut*, beaucoup; Et Dous *Säöt*, beaucoup d'eau. Le S. G. le reconnoît également et s'écrit *Saut* avec la même signification, beaucoup, abondamment, à foison: il l'emploie aussi comme adjectif au Sens de commun, ordinaire, trivial; Et Copieux, dru, épais, *Multus*, *Plurimus*, *Abundans*, *Copiosus*. *Multum*, *assatum*, *Abundanter*, *Copiosè*: il est donc tout à la fois adjectif et adverbe comme l'observe D. S. qui avoue de bonne foi que l'origine de ce mot lui est inconnue: il auroit pu faire le même usage à l'égard de la pluspart de nos Racines Monosyllabiques, et se seroit épargné bien des peines inutiles, pour découvrir leur origine: il n'est pas ainsi des mots qui en sont composés, par exemple de *Saut* ou *Saut*, grand nombre, multitude, et de *ias*

ou les, idiomé, jargon, Langage, M. Elói johanneau compose
 le franc Patois, qui est le Langage du peuple ou de la
 multitude. Voyez son Vocabulaire Etymologique faisant Suite
 aux monuments Celtiques de Cambry, p. 326. Cette Etymologie
 me paroit assez naturelle; ainsi que celle que D. B. Pons donne de
 Potis, Potius, Potens, Possé &c. il observe que Plaute s'est servi
 de Poteste, et je remarque que Lucrèce s'est servi de
 Potestus. je ne crois pas non plus blesser la vraisemblance en
 ajoutant que le Lat. Potiri, jouir, se rendre maître, peut
 avoir aussi la même origine:

quod tamen expleri nullâ ratione Potestus.

Vicet. Lib. 3. p. 211.

Ad Summas emergere opes, rerumque Potiri.

idem. Lib. 2. p. 207.

PAO'YB. Garçon, valet, serviteur. Paot, ou Paot, Garçon du bétail,
 Berger, qui a soin des boeufs et vaches. Pluriel Paotret, diminutif
 Paotric, petit Garçon, petit valet. Davies n'a point ce nom, qui paroit
 ancien, et dont l'origine est si cachée que je ne crois pas
 pouvoir jamais la découvrir. il a cependant quelque
 ressemblance à L'Hebreu. Paot, interprète, qui est
 ordinairement le Garçon d'un homme qui voyage en pays
 étrangers. Aulone a remarqué sur les Professeurs de Bordeaux
 que Patra est en Gaulois un ministre, un serviteur. Et ce nom
 n'est pas fort éloigné de Paot. mais je pense que Paot peut
 venir du précédent Paot, beaucoup, comme si on vouloit dire
 un garçon de la multitude, du menu peuple.

R. Les L. M. Et G. qui ont écrit Paot, beaucoup, &c. écrivent
 Paot, Garçon, valet, serviteur; Paot-Marchaussi, valet d'écurie;
 pl. Paotred. Diminutif Paotricq, petit Garçon, pl. Paotredigou. En Veon
 Paot, pl. Paotred, Diminutif Paotrig, pl. Paotredigou. La conjecture de

D. L. qui pense que *Saots* peut venir du précédent *Saot*; beaucoup, comme si on vouloit dire un garçon de la multitude, du menu peuple, n'est pas destituée de fondement; mais je crois qu'il auroit parlé avec plus d'exactitude, s'il avoit dit que c'étoit absolument le même mot, auquel on avoit ajouté une R pour en distinguer l'acception; et ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que bien des personnes prononcent ce nom simple sans R au Sing. quoique cette Lettre se fasse sentir au pl. et en général dans tous ses créments, *Saotred* ou *Sautred*, *Saotrig* ou *Sautrig*, *Saotredigou* ou *Sautredigou* &c. on se sert quelquefois en terme de mépris du pl. irrégulier *Sautredou*, qui n'est que *Sautred* allongé, comme lorsqu'on dit en franc: Les *garçailles* pour les garçons, la *valetaille* pour la tourbe des valets. j'ai remarqué en son lieu qu'on prolonge de même le pl. *Merchet*, filles, dont on fait *Merchejou*, des fillettes &c. Si l'hébreu *Soter* ressemble un peu à *Saots*, quant au son des Lettres, le Latin *Sues* lui ressemble encore plus, du moins pour le sens: je veux bien croire que le terme dont se servoient les Gaulois pour dire un ministre, un serviteur, n'étoit pas fort éloigné de *Saots*, mais lorsqu'on nous cite à cette occasion le *Sotera* d'Audone, je ne puis m'empêcher de soupçonner que ce ne soit là un mot corrompu pour l'ajuster à la mesure du vers et lui donner un certain air de Latinité.

PAOTRES de deux syllabes est le féminin de *Saots*, Garçon, et un nom choquant donné à une fille; de même qu'en franc: *Garce*, de *Gard*, d'où vient *Garçon* on emploie aussi *Saotres* pour distinguer la femelle du mâle dans le genre humain. pluriel *Saotret*.

ici D. L. a fait deux articles à part du Masculin et du féminin: quoiqu'il soit ordinairement dans l'usage de les réunir dans un

Seul et même article je m'imagine que ce qui l'a porté à en agir
 ainsi, est l'idée, dont il paroît être imbu, que le nom de Saotres,
 donné à une fille, avoit quelque chose de choquant, il est vrai
 que Le D. S. M. a rendu Saotres par mauvaise fille, et que dans
 son petit Diction-franc. Bret. il a encore exprimé fille de méchante
 vie par Saotres. Le L. G. son imitateur Servile et qui en hérite
 encore sur lui, l'a employé au même sens, sur les mots Garce
 et Bergère cominoise, où il écrit de même Saotres, pl. Saotreses;
 mais ces Lexicographes n'ont fait que traduire tellement
 quelquement des vocabulaires franc. Et n'y trouvant point pour
 les mots Gars et Garçon d'autre féminin que Garce, qui se prend
 d'ordinaire en mauvaise part chez les franc., ils l'ont traduit par
 Saotres, qui est effectivement le féminin de Saotr, et lui ont
 donné à tort une acception choquante qu'il n'a du tout point
 chez nous, à moins qu'on n'y ajoute quelque épithète ou quelque
 périphrase injurieuse, comme on en ajoute en franc. au mot
 fille, lorsqu'on dit une fille publique, une fille de mauvaise vie,
 une fille de moyenne vertu, une fille de joie, &c. mais dans
 la réalité le mot Saotres ou Saotres, considéré seul, n'a point
 d'autre acception chez nous que celui de fille ou de jeune
 servante, Suela, famula. et la seule différence qu'il y ait entre
 Saotr et Saotres, c'est que le premier désigne le masculin et l'autre
 le féminin. C'est ce que D. S. a reconnu, lorsqu'il a dit qu'on employoit
 le mot Saotres pour distinguer la femelle du mâle dans le
 genre humain. Le L. G. lui-même, en désignant la Bergère qui
 garde les moutons et la vachère qui garde le bétail sous les noms
 de Saotres au Dénés et Saotres au Savou, n'a pas prétendu sans
 doute que ces innocentes créatures fussent des filles de mauvaise
 vie. Enfin on est si éloigné d'attacher une idée injurieuse au mot

Paores que l'on ne fait pas difficulté de Sen Servis comme Synonyme
 de Merch, fille; Et un homme ne choque pas les bienséances
 pour demander à la femme la plus respectable Ped Paores
 vch eus-hu? c'est comme s'il disoit: Ped Merch vch eus-hu?
 combien avez vous de filles? La mère de famille, bien loin de
 s'en offenser, y répond souvent en employant le même terme:
 Diou, Teis, Pedes. Paores a m'eus, o Trugarez da Choulenn,
 c'est-à-dire, j'ai deux, trois, quatre filles, (selon le nombre) en
 vous remerciant de la question; ce qui suppose, que la question
 ne lui paroit pas choquante, mais qu'au contraire elle lui paroit
 obligeante, à cause de l'intérêt qu'on semble prendre à ses enfants.
 il n'est rien de plus ordinaire que d'entendre dire encore: Ne
 m'eus ken nemed eus Paores ha pemp Paores. je n'ai qu'un
 fils et cinq filles, ce qui fait voir que les mots Paores et
 Paores se prennent communément au sens des mots francs.
 Garçon et fille, en distinction de Sexe. Le féminin Paores a
 son diminutif aussi bien que le Masc. Paores; ainsi l'on dit
 Paoresig, petite fille, pl. Paoresedigou.

PAOUES de deux Syllabes ou Parves, Repos, Cessation, Paude,
 Désistement. Parveda, Cesset, Désistet, se Reposer, se Contenis.
 Parvesit ouzin, Cesser de contre moi, c'est-à-dire, tenez vous en
 repos et m'y laissez. Davies écrit Pauo. Vide leuo. et là: Seuo,
 Anhelare. G. Wavew, Cessare. Annot. boues, Cesso. (à sex Cessatio)
 seu, et Paues videtur significare Habitaculum, Domicilium, Sedem,
 Requiescendi locum: alius Patria: La Signification propre de ce
 mot est le Repos, et l'impropre est le lieu du Repos: et il peut
 venir de l'autre Breton Pau, Patte, Pied et jambe des Bêtes,
 et particulièrement des oiseaux qui reposent sur leurs
 pattes. Voyez cependant so ci après, il semble que les Latins

vient emprunté du Breton les préterits de Sono, Sosui, Sosuerim, Sosueram, Sositus, ou du Grec *ᾠσῶν*. Le Latin *Quies* pourroit être venu du Celtique *baoues*, par le changement de *b* en *q* voyez ci-dessus la. L'autre verbe latin *posco* ne seroit il point formé de ce même *baoues*, qui signifieroit aussi *Attente* on auroit dit premierement *baeseo* & ensuite *baiesco* & *posco*; comme de *Tabes*, *Tabeo* & *Tabesco*. *baeo* viendroit de la même Racine que *baoues*, *baouis* *baou* *baite*. & sa propre et premiere signification auroit été de *S'arrêter sur les deux pattes*, sans oses avancés de peur on peut dire encore que le mot *fr* *Dispos* vient plus naturellement de *Dispaoues*, que de *Dispositus*. *Dispaoues* est formé de la privative *Dis* et de *baoues*, & signifie celui qui est actif, alerte, & toujours en action, *Dispos*. (Venez. *baes*. *Repos*. *Douas* & *baes*, *Terre en friche*. *baerein*. *Cesses*.)

R. Le P. M. dans son petit Diction. Bret-franç. écrit *baoues*; *Cesses*; & dans son petit Diction. franç.-Bret. il met *Repos*, *Dibaoues*, & *Reposes*, *baoues*. Le P. G. au mot *Cessation*, *Discontinuation*, *Interruption*, *Relâche*, écrit *baoues*; *Cesse*, dans *cesse*, *Ne pas baoues*; *Cesses*, *Discontinues*, *Arrêter le cours de quelque chose*, *baoues* & *Dibaoues*, *préterit* & *participe baoueset* & *Dibaoueset*. Ceci est conforme à l'usage & nous prouve deux choses, savoir que *baoues* est tout à la fois nom & verbe (ce qui n'est pas rare chez nous) En effet nous disons *baoues* à la 2. personne du Singulier de l'impératif, & encore à l'infinitif. par conséquent D. S. a eu tort de reprendre *Davies* pour avoir présenté le *baoues* d'un Dialecte Armorican comme verbe. En second lieu on voit ici que la préposition *Di* dans *Dibaoues*, bien loin d'être privative est au contraire augmentative. je conviens qu'on pourroit à la rigueur dire *Dispaoues* au sens que lui donne D. S. mais le fait est qu'il n'est point usité; au lieu que *Dibaoues* est d'un fréquent usage, comme nom et comme verbe, au sens que lui donnent les P. M. & G.

je conviendrais encore, si l'on veut que l'infinif *Paoues* aurait
 les plus régulières que *Paoues*; mais je dirai toujours que l'usage
 constant et universel doit l'emporter sur une vaine apparence de
 régularité; je ne dissimulerai cependant pas que le *P. G.* a marqué
 quelquefois l'un et l'autre à l'infinif, c'est à dire *Paoues* et *Paouesa*,
Dipaoues et *Dipaouesa*; mais je n'ai jamais entendu le *Veris* en
 ce mode que de *Paoues* et *Dipaoues*. voyez ce dernier. Nous ne
 prenons pas le mot *Paoues* au sens de Demeure, Domicile, habitation
 ni *Sabris* comme *Davies*; mais bien au sens de Repos, Relâche,
 Discontinuation, interruption, intermittence, et de *Sarrètes*, le *Repos*,
 le *Relâche*, *Prendre haleine*, *Discontinuer*, *Interrompre*, *Cessez de parler*
 ou *d'agir* ou de faire une chose, *Demeurez en Repos*, *Cessare*,
Desinere, *quiescere*. *D. S.* fait sur *Paoues* des Reflexions qui ne
 sont du tout pas déplacées; mais ce mot a tant d'affinité avec
 plusieurs autres de la même langue qu'il n'est pas aisé de décider
 quelle est sa véritable Racine. *D. S.* paroit pencher pour *Sau* ou
Sau, *Salle*, *Sied* et *Jambe* des Bêtes et particulièrement des oiseaux,
 qui reposent sur leurs pattes, et puis il se retourne vers *Pos*, *Sais*,
Repos, *Calme*, *Silence*, et les francs ont dit *Pos* et *Repos*. Ce *Pos*
 s'est conservé long-temps en terme de Droit, et un Arrêt ou
 jugement provisoire ordonnoit souvent aux parties Secondaires
 de *Rester* ou de *Demeurer en pos*, c'est à dire de *Surséoir* à
 toute poursuite, jusqu'à ce que la contestation n'eût été vidée
 entre les parties principales. *D. S.* suppose que *baseo* viendroit bien
 de la même Racine que *Paoues*, *Savais* *Sau* ou *Sau*, *Salle*; et sa
 propre et première Signification auroit été, dit-il, de *Sarrètes* sur
 ses deux pattes, sans oser avancer de peur. Cette Etymologie est
 d'autant plus spécieuse qu'on dit au fréquentatif *baseo*, qui se
 rapproche beaucoup de *Paoues*; mais comme dans toutes les langues
 le *B* se change facilement en *P*, il me paroitroit plus naturel
 de lire *baseo* et *baseo* de *Sau*, qui signifie *Sau*, *Savais*, et

aussi Engourdissement, en sorte que dans cette dernière signification, il a également quelque rapport à *saoues*, par la raison qu'un membre engourdi, une personne engourdie ne pouvant se mouvoir reste nécessairement en Repos. on vient de voir que le vieux franc^s *sois*, dont on a fait *Repos* & ses dérivés *Reposés* & *Reposois* est originairement le même que le Celtique *So*, & celui-ci est analogue à *soch*, *soix*, *Calme*, *Tranquillité*, pendant laquelle toutes choses demeurent en Repos. Le franc^s *saoues*, *Stalle* pendant laquelle on s'arrête, paroît être encore le même que *saoues* mal prononcé; & *saoues* a un très-grand rapport à *soues* que D. B. écrit ci-après *soes*, *soûs*, *soanteus*, *Gravité*. on sçait par expérience que les choses pesantes se meuvent difficilement et qu'elles restent d'elles-mêmes en Repos. Enfin quelque soit la véritable Racine de *saoues*, la liaison intime qui se trouve ici entre les choses et les mots qui les expriment, ne doit laisser aucun doute que son origine ne soit du moins Celtique, & par conséquent il faut penser qu'il en est de même des mots franc^s qui viennent si naturellement de la même source. on doit y ajouter encore le mot *sose*, Terme d'Architecture qui veut dire l'action ou la manière de placer une grosse pierre à demeure; & de là le verbe *soser*, & par une suite nécessaire ses composés *Disposer*, *Contraposer*, *Reposer*, &c. &c. &c. Et cette origine du verbe *soser*, de tous ses dérivés et composés, est aussi certaine que celle que D. B. nous présente du *stat. sovi*, *soverim*, *sovitus*, &c.

Post, ubi jam thalamis se composuere, siletur
in noctem, fessosque sopos suos occupat artus. Virg. Georg. l. 4. p. 331.
Sed non incircò flamma, et que incendia vires
indomitas Posuere. &c. *Ann. l. 5. p. 965.*

Cum venti posuere omnisque repente resedit
flatus, &c. *Ann. l. 7. p. 1139.*

Tum zephyri posuere, premit placida aquora pontus. *Ann. l. 10. p. 1456.*
 Il est évident que dans tous ces vers, *posuere* a le même sens que *saoues*.

PAOUËSVAN, Le Trépas, La Mort. C'est à la Lettre, Cessation, Repos ou fin d'une personne. Voyez ci devant le Second Man.

Toutes ces Explications Sont bonnes. L'homme qui termine sa Carrière est comme une montre détraquée dont le mouvement s'arrête. Voyez Mars & Mars, Mors, obitus, interitus. Les S. M. & G. ont omis le Composé Paouesvan; mais ils ont employé l'autre composé Prementan que l'on verra ci après.

certa quidem finis vite mortalibus adest,
neq. devitari Lethum potest quin obeamus.

Sucret. Lib. 3. p. 212 & 213.

PAOULEA, Paolea, & Paolera, Conduire un bateau avec un seul Aviron par la poupe, lequel aviron sert aussi de Gouvernail. on dit en françois dans ce pays Gabares. Ce verbe est composé de Paol, Barre de Gouvernail, & de Lema ou Lemia, Gouverner à la manière des Pilotes. Voyez dans la suite Pollenta.

Les S. M. & G. ont encore omis ce terme de marine, quoiqu'il soit fort utile sur nos côtes. D. B. le compose très bien de Paol, Barre de Gouvernail & de Lemia, Gouverner, Conduire ou Diriger à l'aide du Gouvernail. ici c'est l'Aviron qui en tient lieu, & les Marins qui parlent françois dans ces quartiers appellent cela Godilles, en Lat. Cymbam impellere Rema. Mais D. B. ayant déjà écrit Paol pour la Barre du Gouvernail, auroit dû écrire de suite Paolea, afin de rendre son origine plus sensible, au lieu de les séparer comme il l'a fait sans nécessité.

PAOUP, ou Paup, Paupre, indigent. pl. Pauprien & Pauprien. Pauprenter, Pauprete. Davies n'a point ce mot, si ce n'est Paup, mais avec une autre signification. aussi Paup vient avec le françois Paupre, du Latin Pauper, comme nos Bretons disent Gaus, Chèvre, de Capra.

Le S. M. écrit Paup, Paupre, pl. Pauprien, Pauprenter, Pauprete; Paupcaat, Appaupris. Le S. G. sur Paupre, sans biens, met aussi Paup, mais il prétend, je ne sais pourquoi, qu'on doit prononcer Paup, & non Paup, car il est certain que dans ce païs on prononce

constamment pauvre. Et lui-même varie souvent son orthographe, écrivant tantôt pauvre & tantôt pauc. pl. paucyem pauvre. tout à fait pauvre. Ce mot est adjectif & comme tel il est de tout nombre et de tout genre. Lunn aqach pauvre, un pauvre homme; Lunn intanres pauvre, une pauvre femme. Tud pauvre, de pauvres gens. on en forme le Comparatif paucuroch, plus pauvre & le Superlatif paucorra, de plus pauvres comme en lat. pauper; pauperior, pauperimus, mais il se prend aussi substantivement & alors il prend l'article, le nombre & le genre puisqu'on dit Ar pauvre, le pauvre; Ar paucurriem, les pauvres, & pour le féminin Sing. Ar paucures, la pauvre, c'est comme si on disoit en françois: La pauvre, la Borgnesse, Lyrognesses; & quelques uns s'expriment de la sorte en termes de mépris. le pl. de paucures est paucuresed. Le Diminutif de pauvre est paucrig qui est de tout genre, mais du nombre Sing. Seulement, en sorte que pour le pl. on se sert du simple paucurriem; cependant on peut dire aussi pour le féminin Sing. paucuresig, pl. paucuresedig ou au diminutif paucrig, ainsi qu'à pauvre, on joint souvent le mot Keax, Misérable, qui est à plaindre, & pour le pl. Keiz. paucurriem Gheir, pauvres misérables. paucur Keax, pauvre misérable. paucrig Keax, paucures, pauvre petit misérable. Les dérivés de pauvre sont paucurenter, paucurete; paucorraet, Appaucris; Sappaucris, Devenis pauvre. Le b. G. Suo pauvre, & mis ce proverbe usité: pauvre qui devient riche, devient insolent & insupportable.

paucrig pa bincicqa
gad an dicant era

ou
Gcaer erit ar Gonnas era.

Ce qui veut dire littéralement: petit pauvre, quand il devient riche, s'en va avec le Diable, ou devient pire que la Rage. Suo paucurete, il mes encore: Contractes de la paucurete.

78.

en se mariant à si pauvre que soi:

Frita Saouen Saourentex,
yas ar Billig a garantex

à la Lettre: faire gaiement la pauvreté sur la poêle d'amour.

Enfin il ajoute aussi cet autre Proverbe: pauvreté n'est pas vice,
mais c'est une espèce de Ladrerie; tout le monde la fait.

Pauvrentex ne deo get vice;

Mas pep hiny he Dispris.

mot à mot pauvreté n'est pas vice; mais un chacun la méprise.

item. Bera Saous ne deo get péched,

Quell eo couscoude péchet.

Ce n'est pas un péché que d'être pauvre; cependant il vaut
mieux s'éviter.

D. B. toujours prévenu en faveur des langues étrangères, prétend
que Saous vient avec le français: pauvre, du Latin Saupes, comme nos
Bretons disent Gaws, Chèvre, de Capra; mais de quelque poids que
soit son autorité, je ne puis y souscrire, quand aucune raison ne
la justifie. Dans mes Remarques sur Gaws, qu'il a écrit ci-devant
Gawr, on a bien vu, que loin de croire que ce mot vient de Capes
ou de Capra; j'étois au contraire persuadé que c'étoit le Latin
qui venoit du Bret. ou, si l'on veut du Celtique; et je pense qu'il en
est de même de Saupes, Saouze à l'égard de Saous ou Saous,
parcequ'il est plus naturel de dériver un mot long d'un plus
court que de tirer un mot court d'un plus long; c'est du moins
ce que l'on voit assez ordinairement; mais quand on comparerait
mon opinion pour rien; je puis opposer ici à l'autorité de D. B.
celle de D. Paul Person, son confrère, non moins Sçavant que
lui, qui, dans sa Table des mots Grecs, pris de la langue des Celtes,
s'exprime ainsi: Παῖπος, Paucus, et Saupes, Saouze, qui a peu de chose:
ce mot vient du Celtique Saous, qui signifie pauvre, indigent. Antiquité
des Celtes, p. 357. Comte La-Tour-D'Auvergne, dans une note de ses
origines Gauloises, p. 61. Remarque que Saous (en grec Sauros, id est
Sarcus) est la dénomination que l'on donne en Bretagne aux

infortunés réduits à Mendier, ou à gagner leur vie par leur travail,
 Et qu'en Allemagne, le même mot ou l'Équivalent *Sauer*, désigne
 un homme de la campagne, un Laboureur. Ovide se plaignoit de
 ce que de son temps toutes les faveurs étoient pour les
 Riches & que les Pauvres étoient partout dans le mépris.

*in pretio pretium nunc est, dat census honores,
 census amicitias: Pauper ubique jacet.*

Ovid. *Fast.* Lib. 1. p. 12.

Juvenal disoit que la Pauvreté n'avoit rien de plus
 fâcheux que de rendre les hommes ridicules:

*Nil habet infelix Paupertas Durius in se,
 quam quod ridiculos homines facit.* &c.

Juvenal. *Satyr.* 3. p. 38.

Les temps ont changé, mais l'Esprit du monde est
 toujours le même & les choses y sont toujours sur le
 même pied; parceque le monde n'a pas voulu entendre
 cette maxime de la Divine Sagesse si opposée aux Siennes:
 Bienheureux les Pauvres. *D'esprit, Beati Pauperes Spiritu.*
 Cependant il ne faut pas s'imaginer que la Pauvreté d'esprit
 consiste dans la privation absolue de tous biens; il suffit de
 ne pas désirer des richesses périssables, lorsqu'on en est
 dépourvu, & de ne pas y attacher son cœur, lorsqu'on en
 possède. Le Chantre de la Religion nous a tracé un portrait
 qui peut trouver sa place ici:

Des Passions sur moi je reprime l'empire,
 Le monde à mes regards n'offre rien que j'admire.
 Libre d'ambition, de soins débarrassé,
 Je me plais dans le sang où le ciel m'a placé;
 Et pauvre sans regret, ou riche sans attache,
 L'Avarice jamais au sommeil ne m'arrache.

Racine. Religion Chant 6. p. 149 & 150.

PAP ou Bab a pu Signifier en général une espèce de nourriture quelconque on l'applique particulièrement à la Bouillie des petits enfants, et Le L. G. Sur ce mot a marqué Pap, Pappa, Et Papiæq. Ce Papiæ est le Diminutif de Pappa qui Suit, et dont Pap est la Racine. M. Le Gonidec dans sa Table des mots Bretons analogues à l'Allemand, marque aussi Pap, Pappa, Bouillie des enfants, Allemand Pappe. Voyez les Mémoires de l'Académie Celtique, Tom. h. p. h. et Suis. Voyez aussi le 2^e Bab que j'ai inséré ci-devant, ainsi que le mot Pappa, qui va paroître, et auquel on donne la même Signification.

PAPA, Bouillie faite pour les petits enfants. c'est un terme de Nourrices, lequel j'ai appris de M. Roussel et de plusieurs autres personnes. Les Latins s'en sont servis au même Sens, ou en général pour dire la nourriture des petits enfants. Mais l'origine est le Sait de la Mammelle, dont le petit Bouton est dit Papilla. Et l'origine (de celui-ci apparemment) est le premier cri des enfants qui demandent leur nourriture. Ce premier cri à l'ouverture de la bouche est Mam et Papi. De là les Latins ont pu faire Pabulum, Pasco pour Pabisco, &c. Le terme de Pappa, Père, est sans doute venu de ce premier cri de l'enfant qui ne distingue pas ses Père et mère, mais demande à vivre. Vossius en son Etymologiq. Latin. écrit au mot Papilla. vel dicendum Papillam, seu Papiam, potius esse à Pappa, quomodo vocatus puerilis cibus, quia nempe infantis ex Mammæarum apice sapent, hoc est comedant. Nam Pappare de infantuli aetate dixit Et Plautus &c. cette explication ne me paroit pas achesée. Remarquez la conformité presque toute entière entre Mamilla et Papilla, ce qui seroit à l'usage Breton, qui met souvent M pour P et B. Les Allemands appellent la bouillie des petits enfants Pappe, Brey.

J'ai déjà Remarqué sur Pap que Le L. G. Et M. Le Gonidec appellent également la bouillie des petits enfants Pap et Pappa, et ces

Dernier atteste, aussi bien que D. S. que les Allemands la nomment
 Pappé. on ne peut donc pas contester que Pap ne soit la vraie
 Racine de Pappa ou Pappa, soit qu'on le prenne au sens de Père,
 ou au sens de Bouillie ou Nourriture des petits enfants. Elle peut
 L'être aussi de Pabulum, &c. comme l'observe D. S. ainsi que de
 Papilla et de Pappare; mais quelque analogie que se trouve entre
 Mamilla et Papilla, on est forcé de reconnaître que si Pappa
 et Papilla se dérivent naturellement de Pap, Mamma, Mamilla, et
 mamula viennent bien mieux de Maim ou Mamm, comme on
 l'a déjà remarqué. En son lieu au reste les Grecs. et les Celtes;
 Les Allemands et les Lat. ne sont pas les Seuls qui se
 soient servis de Pap ou Pappa. Les Grecs l'ont connu également,
 comme on en peut juger par le témoignage de D. S. sur lequel
 qui achève de conformer et d'éclaircir tout ce qu'on a déjà
 dit ci-dessus, à l'occasion de Pap et de Mam. Voici ses
 propres expressions: Πάππα et Πάππας, Pappa, Pates, Père; ce
 nom est tiré de Pap, qui chez les Celtes veut dire de la bouillie.
 Et comme les Pères en donnoient à leurs enfants, de là ceux-ci
 les ont nommés Pappa. De même ils les ont appelés Pata,
 d'autant que Pata signifie Père chez les Gaulois: ils ont pareille-
 ment appelé leur mère. Maman, parce que Mam chez
 ces peuples veut dire Mère. Ce que j'ai dit du mot de Pappa
 est si vrai, que Pappare chez les Latins est la même chose,
 que donner de la bouillie aux enfants. Et ainsi chez les anciens
 Grecs le mot de Πάππας. Antiquité des Celtes, dans la table des
 mots Grecs, pris de la langue des Celtes. Ausone s'est servi
 de Pappas et les Grecs de Πάππας, au sens d'Agout. Juvenal a dit
 Pappas au sens de Père ou de Nourricier. Perse a employé Mamma
 au sens de Mère ou de Nourrice et Pappare au sens de donner à
 manger aux enfants: at cur non potius tenero que columbo,
 Et Similis Regum pueris, Pappare minutum
 Pateis, et tralis Mammae Lullare recusas?
 Pers. Satyr. 3. p. 34.

PAPGAOFF, Sape-gai, Sape-gaut. c'est ainsi que l'écrivit
 D. S. Sur Sabarot, quoiqu'il ait omis de l'employer ici
 il se composoit de Sab ou Sap, oiseau & de Gaou, faux.
 Le S. E. Sur Sape-gai ou Sape-gaut, écrit Ar Sapecod.
 Ar Sapecod, pl. Sapecodou. Ce nom doit être Breton. à
 St Paul et à Morlaix, on l'appelloit Sapegod: il peut
 être composé, comme le dit D. S. de Sab ou Sap, oiseau,
 et de Gaou, faux, parceque ce n'étoit pas un véritable
 oiseau, mais un faux oiseau; cependant on le composeroit
 peut-être aussi bien du même Sab ou Sap, oiseau; de
 la préposition e, en; et de God ou Cod pour Créd,
 Bois, oiseau en bois, ou oiseau de bois, tel qu'il étoit
 en effet. on l'adaptoit à une gaule de fer fichée dans un
 poteau Sur une Eminence hors ville, où les habitants
 s'assembloient tous les ans au mois de mai pour tirer
 dessus tous à tous. celui qui s'abattoit étoit déclaré
 Roi du Sapegaut ou du joyau. il étoit orné de Rubans
 & promené en pompe par la ville, accompagné des
 officiers municipaux, de ses Assesseurs et d'un nombreux
 cortège, avec tambour, sifre & une Symphonie bruyante.
 on le conduisoit en cérémonie à la messe du Saint
 Esprit & on le ramenoit avec la même pompe jusqu'à
 chez lui, où il donnoit un grand repas. Nos Souverains,
 pour exciter l'émulation des habitants des villes et
 les rendre plus adroits dans ces exercices & plus
 propres à défendre leurs foyers et à aider, en cas de
 besoin, les garnisons des places assiégées, avoient
 accordé au Roi du Sapegaut le droit de vendre à son

profit un certain nombre de tonneaux de vin, avec exemption de tout impôt; mais les fermiers des devoirs prétendirent que ces Rois du Sapegaut, abusoient de leur privilège, et débitoient souvent plus de vin que le contingent qui leur étoit attribué; en sorte qu'ils étoient parvenus à convertir ce droit de vente en une somme pécuniaire qu'ils payoient au Roi du Sapegaut, ce qui mettoit celui-ci en état de faire face à tous les frais de la cérémonie qui étoient pour son compte; j'ignore si on payoit la même somme par tout; mais à mortaux elle étoit de 1000^l. Cette institution fut abolie peu d'années avant la révolution, sous prétexte qu'elle n'étoit avantageuse qu'à un très-petit nombre d'individus, tandis qu'elle faisoit perdre un temps considérable à la plus part des gens de métiers; et la somme qu'on étoit dans l'usage de payer aux Rois du Sapegaut fut adjugée aux Hôpitaux des villes.

PAPER, *Papier, Papyrus, pl. Saperiou, follenn baper, feuille de papier, pl. follennou-paper. Men-baper, Main de papier, pl. menou-paper. Et Menad paper, pl. menadou-paper. Saper gwenn, papier blanc. on l'appelle aussi Saper gwerch, c'est-à-dire papier vierge, lorsqu'il n'a jamais servi. Milin-baper, Sapererie, ou plutôt Moulin à papier, pl. Milinou-paper. Saperer, Saperier, pl. Sapereryenn. Saperarer, l'art de fabriquer le papier, Sapererie ou Manufacture de papiers. Ce nom, qui à quelques légères différences près, s'est conservé le même dans presque toutes les langues de l'Europe, tire son origine du Papyrus, plante d'Egypte, dont les anciens faisoient usage avant qu'on y eut substitué le papier de chiffons, qui est une invention moderne.*

81.

PAP. Pareil, en parlant de ce qui est pas couple, pas paire, des gands, des Souliers, du mâle & de la femelle, qui est dite Sars femine. Hormis ce dernier, Sars est un des deux, Le pareil de S'autre; je le trouve aussi de même que en franc. Pareil, dans cet endroit des amourettes du Vieillard. Ne gaffor es bro pas d'im hem-tro Breid. on ne trouvera pas mon pareil en ce pays, en mon touz de Bretagne. Davies met tout semblablement Sars, Sars. C'est le Latin tout pur; Si pourtant il n'est point Celtique, plutôt qu'Hebreu ou Grec. Scaliger le tirant de Waça préposition qui ne marque rien de pareil, Si ce n'est que l'on en a fait paralelle: Et Vossius de Thabos ou Thabes, compagnon, laquelle etymologie est plus forcée que l'autre, Et n'est pas même supportable. Les Allemands disent aussi Sars, Pareil.

R. D. S. n'est pas tout à fait exact dans cet article. Le mot Sars a bien la signification qu'il lui donne de Pareil, en parlant de ce qui est pas couple, pas paire, ou du mâle ou de la femelle relativement à l'autre individu de la même espèce; l'un des deux, Le pareil de S'autre; mais il a encore tous les sens qu'on donne en Lat. au mot Sars et en franc. aux mots Sars et Pareil; il convient lui-même Sars trouve aussi de même dans les amourettes du Vieillard, dont il cite une phrase d'autant plus baroque qu'on n'y a aucun regard aux changements qu'exigent les lettres muables. Le mot Sars est donc un adjectif qui signifie Pareil, égal, conforme, semblable, Sars, soit en qualité, soit en nombre. Sars est aussi un substantif on le prend substantivement comme lorsqu'on dit en franc. Les Sars, Les Sars; Le Pareil, La pareille, &c. Et s'emploie fréquemment au même usage de l'G.

La marque de même dans tout ces sens; Et sur l'air, il a mis le pl. l'arred; ce qui est fort bon quand il s'agit d'être animés, comme lorsqu'on parle des airs de France; des airs ou bareils d'un homme; des mâles des vaisseaux, en distinction des femelles, &c. Et alors le féminin singulier est l'arred, pl. l'arreded, mais s'il s'agit de choses inanimées, qui sont pareilles, comme celles qui se comptent ordinairement par couples, je crois qu'il faut dire l'arriou pour le pl. Masc. quand on prend les mots Airs ou bareils substantivement; car si on nomme la chose l'ar est adjectif & ne prend ni nombre ni genre; ce n'est donc que dans le cas où l'on ne fasse pas mention du nom de la chose qu'on emploie l'ar comme substantif, et alors son féminin est l'arred, & son pluriel l'arreded, quand il est question de choses inanimées de genre féminin. C'est aussi le même nom qu'on donne à la paroisse, l'arred, pl. l'arreded; apparemment à raison de la parité qu'il y avoit entre les paroisses, quoiqu'elles n'eussent pas toutes une étendue ni une population égales. l'arred, l'arred. Le P. G. écrit l'arred pour le féminin de l'ar, & l'arred, pour l'arred & pour l'arred; l'arred, l'arred, &c. mais j'entends prononcé toujours par deux R, l'arred, l'arred, l'arred. Ce verbe l'arred s'emploie au sens d'égaliser, rendre pareil, égal ou conforme, accoupler, assembler, appareiller les choses semblables ou qui se mettent ordinairement par couples ou par paires, appareiller ou faire frayer ensemble le mâle et la femelle. Les composés de l'ar & de l'arred sont Dispar, sans pareil, Disparred, Dépareiller, Disparred, Disparred; impar, Non-pair, Non-pareil; Comparred, l'action de Comparer ou de conférer, ou de collationner deux pièces, afin de pouvoir juger si elles sont conformes ou pareilles; l'ar-

86.

quasi elles se ressembloit et en quasi elles Different. Lat. G.
 met aussi Comparach, Comparaison, Verbe Comparachi,
 Comparas. Sur Comparaison il observe que Comparason se dit
 dans les villes; Et je puis ajouter que dans les campagnes on
 commence aussi à se servir de ce mot terminé à la française;
 mais il est visible que tous ces mots Lat. Bret. franc. ainsi
 que l'Allemand Paar, Parail, viennent indubitablement de la
 Racine Celtique Par, ainsi que D. B. a été forcé des convenir,
 après sa velleité passagere qu'il a eue d'abord, de faire passer
 le mot Par pour du Lat. tout pur. aussi a-t-il rejetté sans
 hésiter les origines Grecque et Hebraïques presentées par
 Scaliger et Yossius. Nous sommes donc en droit de pretendre que
 Par et ses composés, de même que la franc. Pair, Paire, Parail &c.
 ainsi que leurs dérivés et composés partout où nous les
 trouverons.

Non sumus ergo pares. &c.

Juvenal. Satyr. 3. p. 35.

Dudere Par, impar, Equitare in arundine longa, &c.

Horat. Satyr. 3. lib. 2. p. 30.

Causa tua est Dispar: &c.

ovid. Epist. Heroid. 15. p. 47.

urimus igne pari: Sed sum tibi viribus impar.

idem. Epist. Heroid. 19. p. 75.

Par atq; Par forma fuit &c.

Sed erat fiducia Dispar.

idem. Metam. lib. 9. p. 151.

Les Latins se servoient aussi du mot Par pour désigner un
 individu d'une espèce relativement à l'autre de même espèce, mais
 d'un sexe différent, ou pour désigner le mâle dans son rapport
 avec la femelle ou celle-ci dans son rapport avec le mâle.

Si qua volens apta nubere, Nube pari.

ovid. Epist. Heroid. 9. p. 32.

Cerva Parrem sequitur &c.

idem. De arte Amant. lib. 2. p. 174.

Solat, et accumbit cum Pare quisque sua.

et docuit jungi cum Pare quemque sua.

idem. fast. lib. 3. et 4. p. 52. et 62.

1.^{er} PARA. Suire, Briller, Paroitre avec éclat, comme le Soleil, La Lune, &c. Lucere, Splendere, fulgere. Le P. G. Sur Paroitre, parlant du soleil, a mis de même Para, préterit et participe Parer. il y a apparence que les Latins ont dit Parere au même Sens, puisqu'ils en ont fait le composé Apparere. La Racine de ce verbe est Par, quoique ce mot ait un Sens différent du Par qui précède; on n'en scauroit douter, puisqu'on dit communément Ann Heaul a Par, Le soleil Suit. Mais Par al Soas, si La Lune Suit. So Par ann Heaul, ne Par Ket Ar Stered, quand le soleil Suit, Les Etoiles ne brillent pas. C'est donc probablement de cette Racine Celtique Par que les Lat. ont tiré Parere, Apparere, Comparere. Les français Paroitre, Apparoître, Comparoître, Reparoitre, et les termes de Droit il Appert, Apparois, Comparois, et nous mêmes à leur imitation, nous en avons composé les espèces de fréquentatifs Parissa, Paroître, Apparissa, Apparoître, et Comparissa, Comparoître ou Comparoich.

Sucifer in toto nulli Comparant orbe. consolatio ad Iulianum. p. 236.

ovid. quæ nimis Apparent refra vitæ avis. De Remedio. lib. 2. p. 2.

Paris prius Apparet. Posteriora lulant.

idem. fasti. lib. 4. p. 75.

2.^o PARA Se dit aussi au Sens de Parer, orner, Embellir, Attifler, Agencer, Arranger, Ajuster, Accommoder, Apprêter, Préparer, ornare, Decorare, instruere, Parare. Le P. G. Sur Parer, orner &c. met également Para et Parir. Le Bret. Le franç. Le Lat. Se dérivent de la Racine Par dont Les Lat. ont encore tiré Paratus, Apparatus, &c. Les franç. Parement, Apparat, Appareil, &c. et Les Bret. à leur imitation Paramant et le verbe Paramanti, orner de Parements ou de Parures. outre l'usage général du verbe Para, pris dans tous ces Sens,

du l'emploi aussi au Sens de Chapelier le pain *Parra*
 ar *bara*, (quelquins disent *Sala*, comme je l'ai remarqué
 cidevant) Et au Sens de Ratibier des Saincis, des Novici &
 Le S. G. le marque de même et tout cela tient à *Sara*,

unus,
 polis,
 applanis,
 travailles
 avec le
 Plane

Préparez parce que ce ne sont en effet que des
 opérations préparatoires. Enfin Le S. G. met encore
Sares un coup, s'en défendre, *Sara*. En fait d'escrime, l'art
 de parer suppose au moins autant d'adresse dans
 celui qui se défend que dans celui qui attaque; en sorte
 qu'on peut dire qu'il y a une espèce de parité entre eux. ce
Sara peut donc venir du premier *Sar*. quoiqu'il en soit,
 on ne peut disconvenir que *Sara* n'ait une origine celtique
 dans quelque Sens qu'on le prenne. Et D. B. Sur le mot
Sares ci-après, convient que le Lat. *Sarare* doit avoir la
 même origine. C'étoit aussi le Sentiment de D. B. Person
 qui dans sa Table des mots Lat. pris de la langue des Celtes,
 pag. 408 et 409, dit positivement: *Sarare*, anciennement vouloit
 dire *Sares*, orner; car les Celtes, dont ce mot est pris, disent
Sara, pour la même chose: en effet, chez les Latins *Saratus* ou
Apparatus, est ce que nous appellons ornement, *Appareil*.

Ecce Sarat Caesar domito quod desuit orbi

Ad dera &c.

Idem de Arte Amand. l. 1. p. 150.

Vina parant animos, faciuntque caloribus aptos.

Idem. ibidem. p. 152.

Vina parant animos veneri nisi plurima Sumas.

Idem de Remed. l. 2. p. 214.

Est opus exiguum vestrisque paratibus impar.

Idem de Senta. l. 3. Eleg. p. 244.

PARADOS, Paradoes, Parâos & Parâoer, Parâid, Soit terrestre,
Soit céleste. Davies écrit Paradowys, Parâidus, Parâidysaid,
Parâidous, Coelestis. c'est le Latin, ou plutôt l'Hebreu un peu
altéré. Les Allemands disent Parâdes.

Soit que le nom Parados, après l'article des Parados,
R. Le Parâid, soit tiré du Latin ou du Grec, de l'Hebreu ou
du Persan, il est consacré aujourd'hui chez tous les peuples
qui ont embrassé le christianisme ce nom signifie jardin
ou verges délicieux, mais pour ce mot nous entendons deux
deux endroits différents. L'un est celui où il plut à Dieu
de créer et d'établir l'homme, et d'où il le chassa après
son péché; c'est ce que nous appellons le Parâid terrestre.
L'autre est le Ciel même où Dieu a établi le Trône
de sa gloire, où il se manifesta à ses élus. c'est le séjour
des âmes bienheureuses & leurs corps. Si réuniront aussi
après la Résurrection. Nous désignons également ce lieu
sous le nom de Parâid, & encore sous ceux de la Jérusalem
céleste ou de la Céleste Sion, &c. Les Sages eux-mêmes,
malgré les épaisses ténèbres où l'Idolâtrie avoit plongé la
plus grande partie du genre humain, avoient conservé quelques
idées confuses de ces deux Parâids ou de ces deux especes
de séjours. L'Age d'or, si vanté par leurs Poètes, rappelle
l'état d'innocence de nos premiers parents: La Terre produisant
d'elle même toutes sortes de fruits, sans qu'on se donnât la
peine de la travailler, est une image du Parâid terrestre:

ipsa quoque immunis, Rastroque intacta, nec ullis

Saucia vomeribus, pes se dabat omnia Tellus.

Mox etiam fruges Tellus inarata ferebat.

vid. metam. lib. I. p. 2.

90.

Saturne chassé du ciel par Jupiter, peut bien représenter
Adam chassé du Paradis terrestre, où il ne vint
jamais. Pour ce qui est du Paradis, ou du céleste séjour
où les âmes bienheureuses jouissoient d'un bonheur parfait,
Les Poëtes Grecs et Lat. lui donnoient le nom d'Elysée:

Mittimus Elysium, Et pauci lata arva tenemus.

Virg. *Æneid.* Lib. 6. p. 1102.

Les Sçavants modernes sont partagés sur la situation du
Paradis terrestre. Les uns le placent en Syrie; les autres en
Arménie; d'autres en Palestine; d'autres encore à Sumatra ou
dans l'île de Ceylan: quant aux anciens Poëtes, il semble
qu'ils confondoient quelquefois les notions vagues qu'ils avoient
du Paradis terrestre, et les idées qu'ils se formoient du séjour
des âmes bienheureuses, puisqu'ils plaçoient le leur Elysée tantôt
en Egypte, aux environs de Memphis; tantôt dans les îles
fortunées, et tantôt dans la lune. M. E. Johanneau nous a donné
dans le 3.^e Tome des mémoires de l'Académie Celtique page 134
une Notice curieuse sur l'origine étymologique, Mythologique et
Historique de quelques noms de lieux et de Peuples du Canton
de l'ancien Evêché de Léon; (C'est-à-dire du pays d'AK et
des Agnotes) et par suite sur la situation du Paradis des Gaulois,
qu'il place dans la grande-Bretagne ou Bretagne insulaire;
car par le résultat de ses Recherches, qu'il appuie sur quelques
passages des anciens, il s'est convaincu, dit-il, 1.^o que le nom actuel
d'AK est le mot Celtique HAK, Hoquet, dernier Soupir des Agonisants,
2.^o que le nom d'AKuensis ou d'Agneusis (Ligus) Latinisé dans le
moyen âge est le Celtique HAKen, Lingules défini du même mot
précédent, contracté en AKen, et terminé par la finale latine ensis
des noms de lieux. 3.^o que le nom des Agnotes est la contraction de
HAK-an-aot, le Rivage du Hoquet, 4.^o Enfin, que ce nom de Hoquet,

Donné à ce Canton à ceux Peuples qui l'habitoient, vient de ce que cette plage, qui forme une péninsule à l'extrémité de laquelle est le cap de Pen-ar-Bed en Breton, de Finisterra en Latin, du bout du monde ou de Finisterra en Franc^s, est la partie la plus occidentale de l'ancien Evêché de Léon & de toute la Bretagne; & de ce que c'étoit là que se faisoit le passage des morts, le Fremenak, le Passage du Floquet, & que s'embarquoient les âmes pour passer de la Bretagne continentale dans la Bretagne insulaire, appelée l'île des Bienheureux par les anciens. Voyez dans l'ouvrage cité les raisons alléguées par M. E. Johanneau, & les autorités sur lesquelles il se fonde; je terminerai cet article par la peinture que feu M. Arnauld d'Andilly de Sumponne nous a tracée du Paradis:

Du beau feu de l'amour brûlés avec les anges,
Avois le front orné d'immortelle splendeur,
Du monarque infini contemples la grandeur,
Et par les plus beaux chants célèbres Ses louanges.
Sondez la profondeur de Ses divins Secrets,
De Sa haute Sagesse adorez les Decrets,
Pour mets délicieux Se nourris de lui-même,
Par Son verbe divin être nommés des Dieux,
Et vivre en l'unité de Son bonheur Suprême,
C'est un foible crayon de la gloire des cieux.

Bibliothèque Poétique Tom. 2. Liv. 8. p. 197.

PARADUR, Chappelière; Paradus, Dara, Chappelière de Sain.
D'autres disent paladur. Voyez Pala & Para. Paradur est
aussi Prognure.

PARAFF, Paraphe, pl. Paraffou l. G.

PARAMANT, Parement, ornement, embellissement, Décoration, Parure,
pl. Paramanchou, ornatus, id. c'est aussi l'action d'ornez, Parer, Décorer &c.
Verbe Paramancher, orpare, Decorare, &c. Voyez Para.

PARAVEL, Paravent, Contre-fenêtre en dehors, ou Chassis couvert d'Ettoffe pour se garantir du Vent. pl. Paravelou. l. G.

PARC, Parc, Champ clos. pl. Parcou. Davies Seulement en son Diction Lat. Bret. met Vivarium, Parc. Ce mot étant commun à plusieurs langues de l'Europe, on ne peut guères douter qu'il ne soit Celtique. Voyez Ménage sur cela, où Vossius est cité fort à propos. Les Anglois disent aussi Parc.

R. Nous appellons toute espèce de Champ clos Parc, mais les Lat. distinguoient différentes espèces aux quels ils donnoient différents noms. ils appelloient Vivarium, comme le marque Davies, le Parc destiné à contenir des bêtes feroües; Septum, celui où l'on fait Parquer les moutons; Nemus celui qui contenoit un Bois; Ager celui qui produisoit du bled, &c. on emploie également pour le pl. de Parc les mots Parcou & Parkeyes. Le Diminutif est Parkig, pl. Parcouigou. je ne doute pas, non plus que D. S. que ce mot ne soit Celtique, & plusieurs familles de ce pays en ont tiré leurs noms.

PARCH, Parche, Parchemin, Alambra, pl. parcheque.
PARDAE, Le Soir, la Vêpres, le Declin ou la fin du jour, Vespertinum vel Serotinum Tempus. le l. G. la marque de même sur Vêpres, conformément à l'usage; & l'on en a fait le Verbe Par daeri, se faire tard, Decliner, en partant du jour, Ad Vesperascere. Ce mot Par daer est composé de Par, le Sommet ou le plus haut point, & de daer pour Der ou Deir, le jour, ou Dever, la journée. Da Par daer, au Soir, sur le Soir, sur le Declin du jour. Ann Abardae, le Soir, le Declin, la Vêpres. Voyez Abardae cidevant.

Par don,
 Par don,
 pardonniou,
 Par don,
 Par donnet.

PARÉ, Guéri, Retabli, Garanti ou délivré de tout mal ou de tout danger, incolumis, Sospes. Verbe Parca, Guéris & se Guéris, Recourses la Santé, sanare & sanaris. Participe Parcaet, Guéri, Sanatus. Parca se prend aussi au Sens de Garantir & se Garantir de tout mal, danger, obstacle ou empêchement, s'en délivrer ou s'en débarrasser, faire un coup &c. on voit par là que Parca a beaucoup d'Analogie au Second Para cidevant.

Voiez-y. A-goz-pare, presque Guéri, Convalescent. Peus-bare,
tout-à-fait Guéri. Peus-barea, Achevés de Guérir. Le S.G. Sus
Guéris, met de même Pareca, Et Sus Guérison, Parédiquer.

PAREDI, Cuire, &c. D. S. au Lieu d'en faire ici un article
particulier, comme il le devoit, a transporté mal-à-propos sus
Paret, que nous allons voir, tout ce qu'il a voulu en dire.

PARET, Cuit, en Latin Coctus. Paredi, Cuire, faire cuire,
Devenir cuit. Paret est régulièrement le participe passif de Para
inuite; mais fait du Lat. Parare, Préparer, qui est cuire Et
Assaisonner, quand il s'agit de donner à manger. Davies met
Pars, Paratum, Effectum, idem quod Parod; vel à Peri quod
Significat Effectum est. Parod, Paratus, Promptus, Expeditus.
Parotloi, Parare, Praparare. Et un peu après, Peri, facere,
Efficere, &c. Parod est notre Paret, Et Parotloi notre Paredi, où
l'on voit que les Bretons des deux Breagnes ont des seconds
verbes formés des participes du premier, Et aussi un second
participe, tel que Paredet je dois avertir que l'on dit aussi
Paridi pour Paredi: Et que ce verbe ne se dit qu'au sens de
cuire en l'eau; ce qui vient, je crois, de ce que nos villageois
font très-rarement Rôtir leurs viandes. je trouve dans un vieux
diction: Anter-paredet, demi-cuit. Si le Pars que Davies nous
présente est ancien de la première antiquité, il faut croire
que c'est une Racine Celtique d'où vient le reste, Et même le
Lat. Parare: Et même, quant à la coction, tout seroit sorti
de Pars, dont cet auteur parle ainsi: Pars, Sebes, Cacabus,
Athenum-Hebs. Parsus, qui signifie le vaissseau où l'on
fait cuire les viandes dans l'eau.

R Le S.G. au mot Cuire, Cuire dans l'eau met également Paredi,
préterit Et participe Paredet, ce qui est conforme à l'usage;
Et je n'ai jamais entendu dire Paret, comme le marque D. S.

94
 au même sens que *Sarevet*, bien est vrai que *Saret* est
 régulièrement, comme il le dit, le participe passif de *Sara*, qui
 est toujours utile, quoiqu'il avance ici le contraire. Voyez le
 second *Sara* ci-devant, dont *Saredi* parait être le fréquentatif.
Sarevet se dit aussi de tout ce qui semble avoir été rôté,
 grillé ou mortifié par la glace ou la gelée, comme les plantes,
 les feuilles &c. D. S. a eu soin d'avertir qu'on dit aussi *Saridi*
 pour *Saredi*; mais ce n'est là qu'une pure différence de dialecte,
 de même que *Cridi* et *Cridi*, *Criski* et *Creski*, *Midi* et *Medi*,
Sidi et *Sedi*; je m'imagine cependant que l'*S* est radical dans
 tous ces mots et autres semblables, puisqu'il se retrouve toujours.
 dans le participe le S. G. Sur Embellissement, ornement *Sarure*,
 écrit *Saridiquez*; et Sur Cuisson, Décoction, il écrit *Sarediquez*;
 mais je pense que c'est le même nom appliqué à une opération
 qui suppose une préparation quelconque; il est fort vraisem-
 blable que le *Sarottoi* de *Dowies* est le même que notre
Saredi; et que *Sared* et *Sarod*, *Saredi* et *Sarottoi*, *Seri*, *Sara*
 et *Sari*, viennent de la racine Celtique *Sar*, aussi bien que le
 Lat. *Sarare*, *Saratus*, &c. comme je l'ai déjà remarqué sur *Sara*;
 et D. S. lui-même se voit forcé d'en faire ici l'aveu, malgré
 l'envie qu'il aurait d'en faire honneur à la langue Hébraïque
 Et veniam d'apibus; nullisque Saratibus orant.

osid. Melanc. lib. 8. p. 132.

PARIS. Paris, ville capitale de l'Empire français, et l'une
 des plus belles de l'univers. Les Ethymologistes sont peu
 d'accord sur l'origine de ce nom, aussi bien que sur le
 nom Lat. de Lutetia qu'on lui donne aujourd'hui; autrefois
Lucotetia ou *Senecotetia*. A l'égard de ce nom Lat. voyez
 ce que j'en ai dit aux mots *Log* et *Louché* le S. G. Sur Paris,
 ville capitale de France, écrit de même *Paris*, *As Gueax* a

Paris. Parisien, qui est de Paris, Parisyan, pl. Parisyaned et Parisyanis. Parisienne, Parisyanes, pl. Parisyanesed. il rapporte au meme endroit, une Etymologie de Leucotitia, de la façon de D. S. Perron, qui tire ce nom de Leuch, éclat et Leuchi éclater, Briller: Et de Sit, Terre, ce qui voudroit dire Terre blanche ou éclalante ou brillante. quoique cette Etymologie ait quelque rapport à celle que quelques auteurs font venir du Grec, j'avoue que je ne suis satisfait ni de l'une ni de l'autre, et que je préférerois plutôt quelqu'une de celles dont j'ai fait mention sur Log ou Louch: à l'égard du nom de Paris, ce n'est pas dans cet article que de S. E. nous en donne l'Etymologie, mais sur le mot is, auquel il nous renvoie; Et où il s'explique de la sorte: is, grande ville qu'on dit avoir été à quatre ou cinq lieues de Quimper, dans le lieu où est à présent la Baye de Douarnenez, Selon Pierre le Baud, Et les autres Historiens de Bretagne, et qu'on suppose submergée vers la fin du quatrième siècle. Le Peuple tient que le nom de Paris, veut dire pareille à is, ou second is, Par-is: Et dit en proverbe Breton que depuis que cette ville a été submergée, Paris n'a pas trouvé de pareille au monde, en grandeur et en Richesses:

Aba oue bouret Ar guet a is,

Ne deus qet caver Par da Paris.

il est certain que la pluspart des Bretons sont persuadés que c'est là la véritable origine du nom de la ville de Paris, Et tout ce que dit à ce sujet M. Eloi johanneau, pag. 361. et 362 du vocabulaire Etymologique qu'il a joint aux Monuments celtiques de Cambry, est bien propre à les confirmer dans cette opinion, puisque cet habile critique adopte sans hésiter.

96.

la même Etymologie. Voici Ses termes: Paris. Le Semples Breton a conservé la véritable Etymologie de ce nom célèbre dans un proverbe Celtique, dont le style atteste l'antiquité la plus reculée. Le voici:

Aba oue beazet As gher a is

Ned-eus ket Kavet Sas da Paris.

ce qui signifie: Depuis que la ville d'Is a été submergée, Paris n'a pas trouvé sa pareille. Paris vient donc du Celtique Par is, Pareil à is, Seconde is; et c'est l'Etymologie que donnent avec raison tous ceux qui parlent encore Celtique dans la Bretagne et le pays de Galles. cette ville d'Is est une ville célèbre, que la tradition place dans la baie de Douarnenez, au sud-ouest de la Bretagne près quimper, et qu'on prétend avoir été submergée par un déluge. le nom de ces deux villes tient aux allégories du culte Druidique. on verra M. E. johanneau ne nous explique pas encore ces Allégories; et comme je ne suis pas initié au fait du Culte Druidique je ne puis en deviner le sens; ainsi en attendant que je ne sois mieux éclairci, je mentionne pour l'Etymologie du nom de la ville d'Is à mes Remarques précédentes sur l'article is. ci devant, j'y avois également exposé mon opinion sur l'origine du nom de la ville de Paris, que j'ai cru tiré du nom du temple qui l'avoit originairement bâtie, comme celui de Venes est tiré des Veneti, celui de Rennes des Rhedones, celui de Nantes des Namnetes &c. Et je persiste dans cette opinion, jusqu'à ce qu'on ne m'ait fait voir que je me suis trompé; je ne me propose pas de traiter ici de l'Histoire ni des Antiquités de Paris qui s'embellit chaque jour et dont il existe plusieurs Descriptions; mais je m'arrêterai à un fait singulier rapporté par Grégoire de Tours, et cité dans le Traité de l'opinion Tom. 4. p. 145. cet ancien auteur rapporte donc qu'à Paris, en nettoiant la rivière, on

trouva des talismans contre les Serpents, les Soirs et les incendies: Et qu'un Serpent et un Lois d'airain aiant été ôtés, la ville redesint sujette aux incendies, et que les Serpents et les Soirs en grand nombre causerent beaucoup d'incommodité aux habitants. plusieurs autres auteurs font mention de ce passage de Grégoire de Tours. Voyez Morery, article Paris, j'en fere de là que la ville de Paris, jadis environnée de Marais, étoit souvent infestée de serpents, puisqu'on s'étoit cru obligé de recourir aux Talismans pour s'en garantir. Dans la vie de St. Marcel, Evêque de cette ville, on rapporte qu'un Serpent d'une grandeur et d'une figure monstrueuse, vint d'une forêt qui étoit aux environs de Paris, dans le cimetière de la ville, lequel étoit hors des murs, creusa la fosse d'une Dame de grande qualité, qui y étoit enterrée depuis quelque tems, et dévora ensuite une partie de son corps: ce qui fit plusieurs jours de suite. alors le saint Evêque se transporta sur le lieu, déchargea trois coups de crosse sur la tête du Serpent, lui jeta son étole au cou, et l'entraîna ainsi à une lieue et demie de la ville, où il lui commanda de se cacher, ou de s'aller jeter dans l'eau. Depuis ce tems, ce Dragon ne parut plus aux environs de cette ville on dit que c'est pour ce sujet qu'aux processions que l'Eglise de Paris fait dans le tems des Rogations, on porte la figure d'un dragon, mais cette histoire est entièrement fabuleuse, ajoute Morery, article Marcel, mais quelque fabuleuse que soit cette histoire, il paroît néanmoins qu'elle a été crue long-tems: Et cette effigie que l'on portoit en procession tous les ans, prouve, ainsi que les Talismans dont j'ai parlé plus haut, que les Parisiens regardoient comme une chose très réelle et très-naturelle l'existence des Serpents de leurs environs. Nos Legendes des Saints de Bretagne parlent aussi de plusieurs histoires de Serpents analogues à celle de Saint

Marcel D. Lobineau, Dans la Vie de St. Paul, Evêque de Léon, pag. 64 et suivantes, raconte que ce saint Evêque attaqua un Serpent qui faisoit de grands ravages à l'île de Bas et dans les environs, où il dévoroit des hommes et les bêtes; Et qu'il lui fit commandement de se précipiter dans la mer; ce qui fut fait, au grand Etonnement du Prince (Witbus) et de toute la cour. Voici là-dessus les réflexions de l'auteur: c'étoit la coutume des anciens Légendaires, de faire ainsi chasser à leurs saints, chacun un épouvantable Serpent, Et cette coutume a été mieux suivie dans la Bretagne Armoricaine, qu'en aucun autre païs. une critique un peu sévère pourroit (dit-il) opposer à ces admirables exploits une infinité de raisons, ou les expliquer par le secours des allégories et des Tropologies. on ne le fera néanmoins pas, et l'on a cru devoir rapporter au moins un exemple ou deux de ces sortes de prodiges, pour ne pas sembler nier le mérite des saints, ou douter de la puissance infinie de Dieu. C'est au Lecteur à en faire tel jugement qu'il voudra. M. Deric, profitant de la permission, a empoigné la serpe de la critique et a fait main-basse sur tous ces Serpents, sans épargner celui de St. Paul, non plus que celui de St. Samson dans la Cornouaille insulaire, et un autre sur les bords de la Seine; ni celui de St. Menz; ni celui de St. Armel, ni celui de St. Efflam. Selon ce critique sévère, la destruction de tous ces Serpents et leur submersion dans les eaux ne sont autre chose que des allégories qui nous représentent la destruction de l'idolâtrie et le Baptême qui régénère les infidèles, en suivant le royaume de Satan, qui est figuré pour l'Emblème de l'antique Serpent. Voyez l'Hist. Ecclesiastique de Bretagne Tom. II. p. 349 et suiv. je sais que toutes ces histoires merveilleuses de Serpents ne sont point des articles de foi, mais si j'admire d'un côté l'excessive bonhomie avec laquelle les anciens les croyoient toutes indistinctement, je n'admire pas moins avec quelle assurance et quelle facilité les modernes les rejettent absolument toutes; en sorte que notre espèce semble condamnée à passer successivement de l'une extrémité à

l'autre, sans pouvoir jamais nous arrêter dans un juste milieu. 29
 Si ce système continue à se propager, on ne trouvera bientôt
 plus qu'Allégories partout: Allégories dans le culte Druidique,
 Allégories dans le culte catholique, et Réalité nulle part. M.
 Deric prétend que dans nos contrées, Les Serpents, de quelque
 espèce qu'on Les suppose, devoient être dans un engourdissement
 total environ six mois de l'année; mais quand cela seroit vrai
 ils pourroient reprendre leur vigueur et leur agilité dans la
 belle Saison. Le climat qu'ils habitoient, dit-il, ne leur permit
 jamais de parvenir à la perfection de leur nature: il ne
 pourroit être analogue à leur développement entier, ces reptiles
 n'ont donc pu y acquiescer assez de force pour chasser les
 hommes devant eux, ou pour les devorer. je réponds à cela
 que la classe des Serpents est des plus nombreuses. on en
 voit dans toutes Les contrées de l'univers: on en trouve
 dans les vastes solitudes de la Sibirie, aussi bien que dans
 les déserts de l'Afrique et de l'Amérique: ces animaux
 multiplient beaucoup, s'accoutument de tout et sont très-
 vivaces. ce n'est donc pas le froid de nos climats qui Les
 empêche de parvenir à la perfection de leur nature et
 d'acquiescer tous les développements dont ils sont susceptibles,
 c'est plutôt l'échouement que les hommes ont mis à les
 poursuivre depuis qu'une population nombreuse a permis à
 ceux-ci d'abattre ces immenses forêts, de dessécher ces
 marais impraticables qui servoient autrefois de repaires à
 ces animaux maléficients. on voit, dit-on, sur les côtes de
 Norvège des Serpens marins d'une grandeur énorme, que les
 pêcheurs redoutent d'autant plus qu'ils nagent avec rapidité.
 on les chasse en Les jettant du Castoreum ou de l'Assafœtida.
 En général la plus part des Serpens sont Amphibies, s'ils ne le

Sont pas tous ceux dont il est parlé dans la vie de S. Paul de S. Efflam, &c. pourvoient être de cette dernière espèce. Il est aisé de voir par la suite des Leçons qui se lisent dans le propre de Léon pendant l'octave de la translation de S. Paul vers le 10^e Decembre & jours suivants, qu'on ne regardoit pas le monstre dont il s'agit comme un être Allegorique, puisqu'il devoit les troupeaux aussi bien que les hommes; que deux hommes & deux bœufs par jour suffisoient à peine à son appétit & louton, & que le Comte Guilbuis supplicia instamment le saint de le delivrer, ainsi que ses compatriotes, de la terreur que ce monstre leur inspiroit. Il est même remarquable que ce ne fut qu'après avoir précipité le serpent dans la mer qu'il consentit à la lumière de la foi les habitants de l'île & des contrées voisines, c'étoit donc avant de leur avoir administré le baptême, c'étoit avant d'avoir été élevé à la dignité Episcopale, c'étoit dès son arrivée à l'île de Bas qu'il delivra le pais de ce monstre sanguinaire, comme le fait entendre cette strophe de l'hymne *Cœlitus missum &c.*

*At Leonensem, Mare per Britannum,
vectus ad ripam, domuit cruentum
Victor iniectus, domitumque merisit,
Aquore Monstrum.*

Mais à supposer avec nos critiques modernes, que ce ne fût là qu'une allégorie du baptême, puisqu'ils ne voyent que des allégories partant, on ne peut pas du moins avoir la même idée de l'histoire de l'autre énorme Dragon & de son petit, que le même saint amena en Sesse, plusieurs années après, du pais de Cornuille jusqu'à l'île de Bas, où il les attacha à un pieu, & où ils moururent de faim: *Draconemque immanem & ejus catulum usque in insulam Bazam traxit, ibique ad palum alligatos jussit remanere, donec deficientibus paulatim viribus, alimenti penuria penitus exsiccarentur.* Voyez Bas & Castell-paul.

Cette Digression Sur les Serpens, à laquelle les Parisiens
trouvés à Paris ont donné lieu, m'ayant écarté de mon
objet, je me hâte d'y revenir. Les Dénominations actuelles
que l'on donne aux habitants des villes se tirent
Évidemment du nom même de ces villes; c'est ainsi que
de Paris, Rennes, Nantes, on a fait Parisiens, Rennetais,
Nantais, &c. mais on se tromperoit, si l'on s'imaginait que
ce sont là les dénominations primitives, car si les habitants
d'aujourd'hui tirent leurs noms de celui de leurs villes,
comme on en convient, il n'est pas moins vrai que les
anciennes villes tiroient originairement leurs noms de
ceux des peuples qui les avoient bâties, puisque ces
Peuples existoient indubitablement avant elles. il résulte
de là que ce sont les Paris, les Gwennet, les Namnet, &c.
désignés en Lat. par Parisii, Veneti, Namnetes, &c. qui ont
imposé leurs propres noms aux villes de Paris, Rennes
& Nantes, en Bret. ou Celtiq. Paris, Gwenned, Namned,
mais lorsqu'il est question des habitants de ces villes,
abstraction faite des peuples qui les ont fondées, nous les
appelons aussi d'un nom formé de celui de la ville, en y
ajoutant ordinairement De ou An pour la terminaison du
Sing. is ou ed pour la terminaison du pl. ainsi l'habitant de
Rennes est appelé Gwenedad, pl. Gwenedis; l'habitant de
Nantes, Namnedad, pl. Namnedis; l'habitant de Paris, Parisian,
pl. Parisianes; l'habitant de Rome, Roman, pl. Romanes, &c.
Si l'on agit de l'habitante, on ajoute au masculin la terminaison
en es pour en faire le Sing. féminin & la terminaison en esed
pour le pl. il en est à peu près de même des habitants de pais, &c.

Kernewis, Leonis, Fregheris, Sont ceux des païs de
 Cornuaille, de Leon, de Fregues, Arxoris, Les Riverains
 de La mer ou Armoricains; Breizis, Les Bretons, &c. cette
 terminaison en is, ajoutée aux noms de païs indique les
 habitans; c'est par conséquent un pl. comme tous les noms
 de peuples, parceque ces noms appartiennent nécessairement
 à plusieurs. Mais S'il est vrai que ce soient les anciens
 peuples qui ont donné leurs propres noms à leurs capitales,
 il s'ensuit que ce sont les Paris (Parisii) qui ont donné
 aussi le leur à la ville de Paris. que deviennent donc alors
 toutes les Etymologies qu'on en a données jus qu'à présent?
 ne doivent-elles pas nous paroître toutes bien suspectes, pour
 ne s'en dire de plus, même celle que Le h. G. et les Bretons
 tirent de La ville d'is, quoique appuyée du suffrage de M.
 E. Johanneau, sur la foi des rapports qu'il y trouvoit avec
 Le culte Druidique? il falloit donc nous donner une Etymologie
 qui consistât au nom du peuple, & puisque Les Parisii ou Paris
 étoient Celtes, c'est sans doute dans le Celtique qu'on doit en
 chercher l'origine; or je n'en vois pas de plus simple et de plus
 convenable, de plus naturelle que Le mot Par, Pareil, Pais, Egal
 Semblable. En vain objecteroit-on que Par est un adjectif, & que les
 adjectifs Bret. n'ont pas ordinairement de pl. ce qui est vrai en
 général, quand on les emploie simplement comme adjectifs joints
 à des Substantifs, mais dans les cas particuliers où on les
 prend Seuls et Substantivement, on leur donne L'article, Le
 nombre et Le genre comme à de vrais Substantifs, & ce Diction.
 en fournit une infinité d'exemples qu'il seroit fastidieux de
 rappeler; je me contenterai seulement de remarquer que du
 même Par, on fait Le pl. Pared, mais ce pl. ne se dit que des mâles
 qui sont comme les Pareils, les égaux, les semblables ou les Pais.

Des Femelles de même espèce, au lieu que la terminaison en
 is paroît plus particulièrement affectée aux noms de Peuples
 ou Habitants d'un païs quelconque ainsi de même qu'on dit
 Arverois, Les Riverains de La mer; Breizis, Les Bretons ou
 Les Saints, &c. de même on a pu dire Paris, Les Égaux, Les
 Pairs ou Les Parais, soit que Les Paris se considéraient
 entr'eux comme tous Égaux en droits, soit que collectivement
 ils se regardassent comme les Égaux des autres Peuples de
 la confédération Gauloise. Paris a donc pu ex du Signifier des
 Égaux, un Peuple de frères tous Égaux entr'eux. tous Les
 anciens noms étoient significatifs. & je ne crois pas avoir
 besoin d'insister sur la convenance de celui-ci: il indique
 suffisamment le caractère de ceux qui Le portoit. après cela
 nous ne devons pas nous étonner d'avoir vu éclore, aux
 premiers rayons de la Liberté, ce germe précieux d'Égalité
 qui couvoit depuis plus de 2000 ans dans le sein des bons
 Parisiens. quelques Hellénistes prétendent que le nom de Paris
 vient du mot grec Παρρησία, qui veut dire Hardiesse et Liberté de
 parler sans flatterie, à cause que cette qualité convient aux
 Parisiens. ils fondent leur sentiment sur ces vers de Guillaume
 de Breton, Philipp. 1. que je rapporte ici d'après Morery,
 pour satisfaire les curieux; car j'avoue que ces Étymologies
 Grecques adaptées à des noms Gaulois me paroissent
 suspectes et peu vraisemblables, quoique je convienne d'ailleurs
 que les Parisiens ^{possèdent} éminemment cette hardiesse et Liberté de parler.

finibus egressi patriis, per Gallica sura
 sedem querebant ponendis manibus aptam,
 ex se Parisios dixerunt nomine Greco,
 quod sonat expositum nostris, Audacis, verbis;
 erroris causa vitandi, nomine solo
 à quibus exierant Franci distare volentes
 voyez Morery article Paris.

